



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bibliothèque

de M. Ch. Duplomb



Vet. Fr. IT. A 707

Très rare

de l'acteur Dominique
du Th. Italien

2 livres en -1.



AGNÈS DE CHAILLOT,

C O M E D I E.

comédien Italien

PAR Mr. DOMINIQUE, Comédien de
S. A. R. Monseigneur LE DUC
D'ORLEANS.

A V E C

*Les Sentimens d'un Spectateur François, & les Pa-
radoxes Litteraires sur Inès de Castro.*



A A M S T E R D A M,

Chez HENRI DU SAUZET,

M. DCC. XXIII.

ACTEURS

de la Comedie.

TRIVELIN, ancien Bailly de Chaillot, surnom-
mé le Justicier.

LA BAILLIVE, sa femme.

PIERROT, fils de Trivelin,

AGNE'S, servante du Bailly, & mariée secrettement
à Pierrot.

CROUTON, Ambassadeur de Gonneffe.

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailly.

LE MAGISTER,

LE MARGUILLIER d'honneur,

LE CARILLONNEUR,

Quatre PAYSANS,

Quatre ENFANS.

LA NOURRICE des Enfans.

UN ARCHER.

PAYSANS & PAYSANES.

} *Personnages
muets.*

La Scene est à Chaillot, dans la maison de Trivelin.





AGNÉS DE CHAILLOT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
QUATRE PAISANS.

LE BAILLY.



Mon Fils ne me fust point ; sans peine je
l'excuse,

Il vient de remporter le prix de l'ar-
quebuse :

Il est encor tout plein de cet excès
d'honneur,

Mais de Gonnessé, enfin, voici l'Ambassadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots faut-il tant de mystère ?
Moi qui fus de Gonnessé, autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il se nomme Crouton,
Mon Fils depuis un an en a fait son Miron :

A 2

Mais,

Mais, Monsieur le Bailly, toujours avec emphase,
 Vous nous faites valoir jusqu'à la moindre phrase.

LE BAILLY.

Apprenez qu'un Bailly doit parler gravement,
 Mais de l'Ambassadeur, oions le compliment.

SCENE II.

DE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
suite du Bailly, CROUTON, *Ambassadeur*
de Gonneffe, & sa suite

CROUTON.

JE sommes députés des Bourgeois de Gonneffe,
 Qui vous marquent, par Nous, Bailly, leur allegresse,
 Ils sont tretsous joyeux, que Monsieur votre fils
 De l'Arquebuse enfin ait remporté le prix.
 Goûtez, Bailly, goûtez, non pas deux fois, mais
 quatre,

La gloire que ce fils sur vous a scû rabattre:
 Ah! quel plaisir pour vous, de faire tant de bruit,
 Et d'être par un fils rengendré, reproduit!
 Que vous êtes heureux! chez vous rien ne décline,
 Vous vendez votre son mieux que votre farine;
 Vous mettez tout en branle, & vos vœux sont con-
 tens,

J'en partageons la joie avec vos Habitans;
 Notre Maître sur tout, de si bon cœur s'y livre,
 Que depuis avant hier il n'a cessé d'être yvre.

LE BAILLY.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement,
 Sa mere est mon épouse, on ne scait pas comment,
 Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire;
 Et le même Contrat qui m'unit à sa mere,

Veut

DE CHAILLOT.

5

Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa Sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le disiez on sçait cela par cœur.

LE BAILLY.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître,
Adieu . . . de mes desseins instruisez votre Maître,
Ditez lui, que Pierrot épousera sa Sœur.

L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite.

SCENE III.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Vous renvoiez bien-tôt ce pauvre Ambassadeur,
Vous deviez bien du moins le prier de la nôce;
Ou pour s'en retourner lui prêter votre roffe.
Mais, sur un autre fait, discourons entre nous:
Votre fils, que déjà ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas, elle est inconsolable.

LE BAILLY.

Que m'apprenez-vous là? ce seroit bien le diable,
Pour Constance, Pierrot seroit indifférent?
Il le faut excuser, les honneurs qu'on lui rend
Lui montent à la tête, il en est dans l'ivresse,
Car souvent les honneurs enyvrent la jeunesse.

LA BAILLIVE.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi,
Il a du cœur, il est entreprenant, hardi,
Ne manque pas d'esprit, sa figure est gentille,
Il excelle au Billard, & sçait bien le Quadrille;
Dans tout notre Village, il n'a point son égal:
Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

A 3

LE

LE BAILLY.

Allez, ne craignez rien, je sçaurai le réduire,
 Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire,
 Je vais trouver Constance, & dans le même tems,
 A mon coquin de fils parler des grosses dents.

S C E N E IV.

LA BAILLIVE A AGNE'S *qui travaille
 en tapisserie.*

AGNÉS, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.
 Eh bien que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNÉS *d'un air simple.*

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter,
 Souvent dans votre Chambre, il va vous visiter:
 Etes-vous sa maîtresse, ou bien sa confidente?

AGNÉS.

Hélas, je suis, Madame, une pauvre innocente,
 Qui ne sçait pas encore à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

AGNÉS *soupirant.*

Quoi, moi? je ne sçais pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

Vous soupirez je crois?

AGNÉS.

Non, c'est que je respire.

LA BAILLIVE.

Vous appelez cela respirer? jour de Dieu,
 Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
 C'est comme s'il osoit me l'ôter à moi-même.
 Ma fille est mon bijou, je la chéris, je l'aime,

Est-il

Est-il rien de si beau que cette fille-là ?
 Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit ... la voilà.
 Qu'elle vienne à sous-rire, ou tourner la prunelle,
 On entend soupirer tout le monde au tour d'elle ;
 Et cependant je vais qu'en la méprise ici,
 Mort de ma vie, il faut éclaircir tout ceci,
 Chargez-vous de ce soin, entendez-vous, ma mie ?
 Sçachez par qui ma fille est aujourd'hui trahie,
 Apprenez moi sur qui doivent tomber mes coups,
 Découvrez sa rivale, ou je m'en prends à vous.

Elle s'en va.

SCENE V.

AGNÈS seule.

AH ciel ! qu'ai-je entendu ? quelle affreuse tempête,
 Si j'en crois les transports, va fondre sur ma tête !
 Heureuse en ce peril qui me glace d'effroi,
 Si je n'avois encor à craindre que pour moi !

SCENE VI.

PIERROT, AGNÈS.

AGNÈS.

Venez mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émus,

Qu'avez-vous belle Agnès ?

AGNÈS.

Votre Agnès est perduë,

A 4

On

On vous fait épouser Constance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc chère Agnès notre amour ?

A G N È S.

O trop funeste amour ! avant que de m'y rendre,
 Vous sçavez quels efforts je fis pour m'en défendre.
 Un jour dans ma Cuisine entré secrètement,
 Vous vintes me conter votre amoureux tourment ;
 Je vous priai cent fois de me laisser tranquille,
 Vous n'écoutâtes point ma prière inutile,
 Et me serrant les mains, embrassant mes genoux,
 Vous fîtes éclater les transports les plus doux.
 Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
 Vous prîtes aussi-tôt le Couteau de Cuisine ;
 Je craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,
 Et je vous empêchai de vous percer le sein.
 Vous jettâtes le trouble, & l'effroi dans mon ame,
 Dès ce même moment je devins votre femme,
 Mais hélas, tout conspire aujourd'hui contre nous !
 On veut, mon cher Pierrot, briser des nœuds si doux,
 Votre marâtre enfin que la rage transporte,
 Me soupçonne déjà...

PIERROT.

Que le diable l'emporte,
 Mais n'apprehendez rien, je scaurai vous venger,
 Si quelqu'un dans ces lieux ose vous outrager :
 Calmez-vous belle Agnès, bannissez vos alarmes,
 Vos yeux ne sont point faits pour répandre des larmes,

Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
 Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.

A G N È S.

Point de révolte au moins ; mon fils, qu'il vous souvienne,

Que lorsque je reçus votre main, vous la mienne,
 Avant que nous coucher, vous me promîtes bien,

Que

DE CHAILLOT.

Que jamais contre un pere ...

PIERROT.

Ah! je ne promis rien,

Que diable dans la tête, allez-vous donc vous mettre ?
Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je promettre ?
Sçavois-je que mon pere, à soixante & quinze ans,
Reprendroit une femme avec de grands Enfans ?
Et que de cette femme on m'offriroit la fille,
Pour ne faire par là qu'une seule famille ?
Mais pour ne rien risquer dans des périls si grands,
Fuyez, fuyez, Agnés, avec nos chers enfans,
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

AGNÉS.

Non, non, - je ne dois point songer à la retraite,
Nous découvririons tout, laissez-moi dans ces lieux;
Mais ne nous voions plus.

PIERROT.

Chere Agnés, je le veux,
Il faut vous obéir, mon pere va m'entendre,
Cachez bien l'interêt que vous y pouvez prendre,
Pour quelque temps encor dissimulons nos feux;
Et faisons sur nos cœurs cet effort genereux;
Mais du moins baise-moi, la chose m'est permise,
C'est une liberté que l'himen autorise.

AGNÉS.

Que me demandez-vous ?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiser,
Cette faveur, Agnés, ne peut se refuser,
C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose;
Je me garderai bien d'exiger autre chose.

AGNÉS.

Hé bien soit ... mais j'ai peine à sortir de ce lieu,
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

Elle s'en va.

A 5

SCENE

SCENE VII.

PIERROT *seul.*

J'Attens ici mon pere, il croira me confondre,
 Mais à bon chat, bon rat, je scaurai lui répondre :
 Il vient. Constance ici devoit suivre ses pas,
 Mais elle fera mieux de n'y paroître pas;
 La belle vainement chercheroit à me plaire,
 Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

SCENE VIII.

LE BAILLY, PIERROT.

LE BAILLY.

J'E vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici.
 PIERROT *d'un air fier.*
 A la bonne heure.

LE BAILLY.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci,
 Vous avez comme il faut imité mon sçavoir,
 Aux jeux où l'on m'a vû briller dans ma jeunesse:
 Il s'agit de sçavoir, si dans d'autres exploits,
 Où l'on sçait que j'étois un Compere autrefois,
 Vous pourrez dignement égaler votre pere:
 Je veux vous marier à Constance, & j'espère...
 Vous secouéz la tête, expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas!

Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas?

L 2

LE BAILLY.

Ah! j'entens, votre cœur ne ressent rien pour elle?
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle?
Est-ce au fils d'un Bailly de regarder aux traits?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts,
Constance, en l'épousant, va vous mettre à votre
aise,

Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise,
Vous serez son époux, j'ai résolu cela,
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien, retirez la,
Quoi! le fils d'un Bailly n'aura pas l'avantage,
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur,
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur?

LE BAILLY.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme,
Et si de le paier il faut que l'on me somme...

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jeter? m'y voilà.

LE BAILLY.

Tarare... il s'agit bien maintenant de cela;
Il s'agit de paier, ou tenir ma promesse,
Je ne veux pas sur moi, m'attirer tout Gonnesse.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:
Le Bailly d'un Village en est le Souverain:
Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'alarmes?
Dites un mot, je suis prêt à prendre les armes,
Le plus affreux danger ne peut m'intimider,
Dans un péril pressant, il faut tout hasarder,
Rien ne me fait trembler, j'ai du cœur, de l'adresse,
J'ose dès à présent défier tout Gonnesse.
Envain ses Habitans s'armeroient contre vous,
C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLY.

A cet emportement je ferai la réponse,
Que fit en pareil cas à son fils Dom Alphonse.
Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi;
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

PIERROT.

A quoi bon me citer ce beau vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLY.

Je crois que ce coquin se mocque encor de moi!
Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

LE BAILLY.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse,
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot, ... je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLY, PIERROT,
AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Mon mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire,
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris,
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

En montrant Agnès.

LE BAILLY.

Ma servante !

AGNÈS

AGNÉS.

Ah! bon Dieu, moi! l'innocence même!

PIERROT.

Ne défavouéz point, Agnès, que je vous aime:
A quoi bon ces détours? il n'en faut plus chercher,
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLY à Agnès.

Cela seroit-il vrai petite mijaurée,
Qui faites devant nous la sotte & la sucrée?

PIERROT.

Ah! faites sur moi seul tomber votre courroux,
Agnès n'est point coupable, & jamais...

LE BAILLY.

Taisez-vous.

Ma femme, entre vos mains je remets la coquine,
Allez la renfermer, à clef dans la Cuisine.

PIERROT.

Ah! quel ordre barbare! Agnès, ma chère Agnès,
Quoi! je ne verrois plus de si charmans attrails!
Je ne souffrirai point qu'elle me soit ravie,
Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLY.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon père, arrêtez.
En quelles mains, hélas! la laissez-vous?

LE BAILLY.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le paier, ou je me donne au diable,
Je sors; mais je crains bien de revenir coupable.

LE BAILLY à sa femme.

Avertissez nos gens de l'observer de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.



SCENE

S C E N E X.

LE BAILLY, AGNÉ'S.

LE BAILLY.

O H ça, ma chere Agnès, parlons sans nous contraindre,
 Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,
 Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur.
 Mon fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
 Tâchez de l'en guérir. Vous sçavez que Constance;
 Doit faire, avec Pierrot, une étroite alliance,
 Avec un bon garçon, je veux vous marier.
 Feu votre aïeul étoit mon pere nourricier;
 Le bonhomme avec soin éleva ma jeunesse,
 Et m'apprit dans son temps mille tours de souplesse:
 Il étoit l'Ecrivain du Procureur Fiscal,
 Et dans tous les Procès son faux témoin banal:
 Aussi-bien que son Maître, il sçavoit la Pratique,
 De la chicanne enfin, il m'apprit la rubrique:
 Et comment, sans aller voler sur le chemin,
 On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.
 Mais il m'apprit encor ce vieillard respectable
 Qu'un pere pour son fils doit être inexorable;
 Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,
 Sur-tout, quand il épouse une fille sans bien;
 Et que l'on ne peut trop punir une servante,
 Quand elle est assez vaine, assez impertinente,
 Pour oser s'amuser au fils de la maison.
 De votre sage Aïeul, telle fut la leçon;
 Chere Agnès, & pour prix de ma reconnoissance,
 Vos Services auroient bien-tôt leur récompense.
 Arlequin, le Bedeau, peut vous donner un rang,
 Vous sçavez qu'il vous aime, & qu'il est de mon sang;

A l'épouser demain, chere Agnès, soiez prête,
Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

A G N È S.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi,
Quand je ne l'aime point ?

LE BAILLY.

Agnès, écoutez-moi.

Avec ce mien parent, si l'himen vous engage,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choisissez, d'un quartier de Vignes ou de Pré,
Foi de Bailly d'honneur, je vous le donnerai.
Votre Aïeul m'est si cher, j'honore tant sa cendre,
Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre :
Pour faire voir à tous que le dernier Vassal,
Qui forme les Baillys est presque leur égal.

A G N È S.

Le Bedeau, je l'avouë, est homme de mérite,
Mais de cette faveur de bon cœur je vous quitte,
C'est répondre fort mal à mes intentions,
Que de paier ainsi vos obligations.
En faveur d'un Aïeul votre reconnoissance,
Eclatte vainement, & je vous en dispense;
Car si c'est à ce prix que vous vous acquittez,
Je me passerai bien de toutes vos bontez.

LE BAILLY.

Qu'entens-je ! à ce discours, je ne puis rien com-
prendre.

A la main de mon fils, oseriez-vous prétendre ?
Ah ! si je le scavois, je vous ferois bien voir,
Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.
Mais quoi, vous rougissez, & vous baissez la vûe...
Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue ;
Et je me servirois de mon autorité,
Pour vous mettre bientôt en lieu de sûreté.

SCENE

S C E N E X I.

LA BAILLIVÉ, LE BAILLY, AGNE'S.

LE BAILLIVÉ.

AH! vraiment mon mari, voici bien du tapage,
 Votre fils animé de fureur & de rage,
 Malgré votre défense a forcé la maison;
 Nos gens qu'il a chargés de cent coups de bâton,
 N'ont pû lui résister, il a sçu les abattre,
 Et pour ravoir Agnés, il fait le Diable à quatre.

LE BAILLY.

Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
 Mais tout coup vaille; allons... me perdre... ou le punir.

S C E N E X I I.

LA BAILLIVÉ, AGNE'S.

LA BAILLIVÉ.

Vous vous faites aimer d'une étrange manière,
 Et voilà bien du train pour une Cuisinière!
 Le beau charivari que vous causez chez nous!
 Vous avez tant d'attraits, que pour l'amour de vous,
 Votre galant ici fait naître le désordre,
 Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

A G N E ' S.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma dou-
 leur,
 Et lorsque de Pierrot, je prévois le malheur,
 Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable,
 Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,
 Agnès, votre malheur n'en est que plus certain;
 Puisque vous révoltez le fils contre le pere,
 Redoutez les effets de ma juste colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,
 Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous?
 Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange?

LA BAILLIVE.

Je crève de dépit, & la main me démange...
 Mais son Galant paroît; qui le conduit ici?
 Quoiqu'il en soit, sçachons ce que fait le Bailly.

SCENE XIII.

PIERROT *l'épée à la main;*

AGNÈS.

PIERROT.

GRacés au ciel, escorté d'une troupe mutine,
 Je puis vous dérober au sort qu'on vous destine.
 De ces funestes lieux, ma chere, éloignons-nous.
 Venez Agnès, venez, & suivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel, quel horrible tapage!
 Ah! que je me repens de notre mariage.
 Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien?
 Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
 Contre nous vous avez ranimé votre pere,
 Nous serons les objets de sa juste colere;
 Qu'allons-nous devenir, hélas! ce sont vos rats
 Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Mocquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite.

B

Nous

Nous pourrions de mon pere, éviter la poursuite,
Hâtez-vous, suivez-moi.

A G N E' S.

Non, ne l'esperez pas,
Pierrot, je crains le crime, & non pas le trépas.
Cette indigne action irrite ma colère,
Allez, dès ce moment apaiser votre pere,
Demandez-lui pardon, ce crime est odieux,
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable,

PIERROT.

Les plaisans sentimens ! vous avez l'air naïf,
Ainsi je vous plairois beaucoup plus mort, que vif :
Je vous suis obligé de votre courtoisie.
Mais mon père paroît, vous le voyez, ma mie,
Si nous étions sortis, il arrivoit trop tard.

S C E N E X I V.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
PIERROT.

LE BAILLY *sans voir Pierrot.*

O U pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard !

Si je l'attrape, il va paier pour tous les autres ;
Ah ! ah ! le beau garçon, vous faites donc des vôtres ?
Coquin, rends ton épée, ou m'en percè le sein ;
Viens, avance, ...

PIERROT *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main,
Il me feroit beau voir vous pousser une botte.
Je voulois enlever mon Agnès, mais la sotte
N'a pas voulu me suivre, ainsi vous voyez bien,
Que dans ce que j'ai fait elle se trempe en rien.

C'est

DE CHAILLOT.

19

C'est sur moi seul que doit tomber votre colere,
Agnés n'est point coupable, & je le réitère ...

LE BAILLY.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins,
Tu la servirois mieux, en la défendant moins:
Je sçais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,
Ne perdez point de temps, hâtez donc mon supplice;
Si non, vous me verrez encor plus furieux,
Dès demain assommer, briser tout en ces lieux.
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Agnés, n'ayant pu la défendre;
Et je n'excepterois dans un tel desespoir,
Que vous seul & Constance; adieu, jusqu'au revoir.

SCENE XV.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNÉS,
Suiv.

LE BAILLY.

VOiez-vous ce coquin, comme eneor il me brave?
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave!
Prévenons la fureur d'un tel emportement.

A la Baillive.

Et vous, gardez toujours Agnés soigneusement.

SCENE XVI.

LE BAILLY *seul.*

Quelques réflexions sont ici nécessaires,
Pour balancer les droits des Baillys & des Pères.

B 2

Eh

Eh bien, Bailly, tu dois punir un criminel!
 Quoi, Pere, pourras-tu te montrer si cruel?
 Bailly, point de quartier, exerce la Justice:
 Pere, ne permets pas que ton cher fils périsse.
 Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailly ...
 Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti:
 Punissons... pardonnons.. soions dur ... soions tendre.
 Hélas! dans cet état, quel conseil dois-je prendre!
 Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur,
 Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
 Avec le Magister; dans une telle affaire,
 L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire.

SCÈNE XVII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau*,
 LE MARGUILLIER, LE CARIL-
 LONNEUR, LE BAILLY.

Après qu'ils se sont assis.

LE BAILLY.

JE vois à ce soupir, à ces pleurs, ce sanglot,
 Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot.
 Que les enfans gâtez causent de maux aux Peres!
 Vous êtes mes Parens, mes Amis, mes Comperes;
 De grace honorez moi, de vos sages avis,
 Il s'agit de punir ou d'absoudre mon fils
 Chaque jour à mes yeux son insolence augmente,
 Et non content d'avoir débauché ma Servante,
 Il a presque assommé mon Clerc, mon Jardinier.
 A qui donc désormais pourrai-je me fier?
 Un fils pour qui j'ai fait éclater ma tendresse,
 Ose pousser si loin sa fureur vengeresse!
 J'en dois faire un exemple, il m'a défobéi.

Je le ferai partir pour le Micissipi;
Et me laissant guider par ma juste colere,
Je mettrai ma Servante à la Salpetriere.
Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne sçauroit nier

Que toujours le Bedeau doit marcher le premier;
Mais j'attendois, Bailly, pour rompre le silence,
Que votre autorité m'en donnât la licence,
Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour.
Vous sçavez, pour Agnès, jusqu'où va mon amour,
Et puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
Je comptois sûrement la tenir dans ma manche,
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec!
Votre fils m'a passé la plume par le bec,
Et quoiqu'il soit l'auteur de mon sort déplorable,
Je ne puis le haïr, car je suis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
Il auroit plus de tort; excusez la jeunesse,
Il ne venoit ici, qu'enlever sa maîtresse:
Et quoique l'action vous semble un attentat,
Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.
Rendez-lui son Agnès, s'il le faut, qu'il l'épouse;
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse,
Mais, puisque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment est de le marier.
Il en enragera, dans quatre jours peut-être,
Sa femme rabattra ses airs de petit maître.
Pour ranger la jeunesse, il n'est que ce moïen;
Mon avis est fort bon, le votre ne vaut rien.
Nous avons de l'esprit, & rien ne s'y dérobe,
Nous ne sommes pas fots, nous autres gens de robbe.

LE BAILLY.

Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'estime votre fils,
 Son amitié pour moi ne s'est point rallentie,
 Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
 Un jour, que j'étois yvre, il m'en souvient toujours,
 Ce genereux garçon me prêta son secours.
 Accablé de sommeil, étendu dans la place,
 Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrâce;
 Une charrette alloit me passer sur le corps,
 Quand pour me relever il fit plusieurs efforts,
 Me chargea sur son dos, fier de son entreprise,
 Comme Easé autrefois porta son pere Anchise.
 Pourtant, quoique sensible aux bontez de ce fils,
 Si j'oseis m'expliquer ...

LE BAILLY.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence,
 Jamais vous ne serez chez vous en assurance:
 Puisque vous êtes Juge, il faut le condamner,
 Et vous ferez fort bien de le moriginer.
 Son sort me fait pitié, j'en pleure, j'en soupire;
 Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit souscrire.
 C'est un petit mutin; quoi qu'il m'ait bien servi,
 Je conclus avec vous, pour le Micissipi.

LE BAILLY aux autres Conseillers.

Vous ne me dites rien, vous gardez le silence,
 Messieurs, ah! je sçais trop ce qu'il faut que j'en pense:
 Qui ne dit mot consent. Je condamne mon fils,
 Je ne demande point là-dessus vos avis,
 La chose est inutile; & n'en vaut pas la peine,
 Car vous n'êtes ici que pour orner la Scène.

SCENE

SCENE XVIII.

LE BAILLY *seul*.

MOn fils va donc partir pour le Micissipi;
 Mais que deviendras-tu quand il sera parti?
 Bailly trop malheureux, te voilà sans lignée!
 Tu n'en peux espérer d'un second hîmenée!
 Ta race va finir, quel malheur pour l'Etat!
 Dois-je immoler un fils aux clauses d'un Contrat?
 Chacun avec raison dira que je radotte,
 Et l'on m'enrollera bien-tôt dans la calotte.

SCENE XIX.

UN PAYSAN, LE BAILLY.

LE BAILLY *au Paysan*.

Que me veut-on?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler

Elle a quelques secrets, dit-elle, à révéler.

LE BAILLY.

Qu'elle entre.

S C E N E XX.

AGNES, LE BAILLY, UN ARCHER,

LE BAILLY.

A Prochez-vous, venez la belle fille,
Qui mettez-le désordre en toute ma famille.

A G N E' S.

Votre courroux est juste, & loin de vous blâmer,
Je sçais que contre moi tout doit vous animer;
Je ne résiste point au coup qui me menace,
Mais daignez m'accorder une dernière grace.
A mes vœux empressez ne la refusez pas :
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai sçu lui dire;
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire,
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLY,

Faites ce qu'elle veut.

A G N E' S à l'Archer.

Revenez sans tarder.

Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre,
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre;
Bailly, que la pitié ne vous retienne plus,
Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême,
Pour votre aimable fils, ma tendresse est extrême;
Et loin de redouter votre juste courroux,
Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux.

LE BAILLY.

Votre époux ! Ciel, qu'entens-je ! ah ! friponne, ah !
coquine !

Avez-vous oublié votre basse origine ?

Mais

Mais pourquoi m'avouër si tard un tel secret?
Dès le commencement, vous deviez l'avoir fait,
Vous dire de mon fils épouse, & non maîtresse;
Mais vous avez voulu faire durer la Pièce,
Pour étaler ici tous ces beaux sentimens,
Que j'ai lûs & relûs cent fois dans les Romans.
Mon fils en pâtira...

AGNE'S.

Suivez-donc vos maximes,
On vous amène ençor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous est présenté;
Voions, si d'un Bailly toute la dureté,
Pourra...

LE BAILLY.

Dans ce moment, ma fureur redoublée...
Mais que vois-je?

SCENE XXI.

Quatre ENFANS amenez par une Nourrice,
AGNE'S, LE BAILLY, UN ARCHER.

AGNE'S.

Venez, famille défolée.
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins;
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils, voilà votre grand pere,
Embrassez ses genoux, appeaisez sa colere.

LES ENFANS à genoux devant le Bailly.

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLY.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces Marmots-là?

Ai-je dans ma maison des chambres inconnuës?
 Oh! pour le coup il faut qu'ils soient tombez des
 nuës,

Ont-ils pû parvenir à l'âge où les voilà,
 Sans qu'aucun du logis ait rien sçû de cela?

A G N E' S.

N'y voïez point mes traits, n'y voïez que les vo-
 tres,

Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'autres:
 Ces gages précieux que j'ose vous offrir,
 Loin de vous irriter devroient vous attendre.

LE BAILLY.

Pour prouver un himen, petite impertinente,
 Vous montrez des Esfans? la preuve en est plaisante!

AGNÈS lui montrant son Contrat de mariage.

Vous me faites rougir, & c'est trop m'insulter,
 En voïant ce Contrat en pourrez-vous douter?

LE BAILLY après l'avoir examiné.

Ah! je ne dis plus rien, & cet acte authentique
 Imposera du moins silence à la critique.

En regardant les Esfans.

Qu'ils sont jolis! gentils! j'en suis tout réjouï,
 Ils ressembtent au pere, on diroit que c'est lui.

Il les embrasse.

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne,
 à l'Archer.

Faites venir mon fils, allez, je lui pardonne;
 à Agnès.

C'en est fait, je me rends, & Pierrot est à vous,
 Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux.
 Ma femme grondera, sera bien la mauvaise,
 Mais je m'en moquer.

AGNÈS

AGNÉS.

Hélas! que vous me comblez d'aïse!
Mais d'où vient tout à coup la douleur que je sens?
Le cœur me bat, je tremble. Eloignez mes Enfants.

LE BAILLY.

Quels transports imprévus! quelle mouche vous pique?

Chère Agnès, qu'avez-vous?

AGNÉS *en criant*.

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLY.

Ah! je me doute bien d'où peut venir cela,
Ma carogne de femme a jotté ce trait-là;
Quel tems a-t-elle pris pour un coup de la sorte?
Ma foi si j'en sçai rien, que le diable m'emporte;
Et de m'en informer je prends peu de souci,
Non plus que de chercher remède à tout ceci.

SCENE XXII.

PIERROT *sans voir Agnès*, LE BAILLY,
AGNÉS *évanouie*, ARLEQUIN,
LA NOURRICE.

PIERROT.

Souffrez qu'à vos genoux, mon pere, je déploie,
Tout ce qu'en ce moment, mon cœur ressent de joie,
Vous me rendez Agnès.

LE BAILLY.

Ah! mon pauvre garçon,
Je vous la rends ici d'une étrange façon;
Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte;
Votre Agnès va mourir... mais ce n'est pas ma faute.

PIER-

P I E R R O T.

Ah! voilà de ces coups, où l'on ne s'attend pas,
 Quoi! falloit-il sa mort pour sortir d'embarras?
 Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie,
 Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

Il veut se frapper.

L E B A I L L Y *lui retenant la main.*

Ah! mon fils, arrêtez...

P I E R R O T.

Pourquoi me secourir?
 Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir...

L E B A I L L Y.

Quel discours tenez-vous? eh quoi! quelle chimere?

Laisant mourir un fils, se montre-t-on son pere?
 Je veux que vous viviez...

P I E R R O T.

Et si je ne meurs pas,
 Que deviendra Constance avec tous ses appas?
 Faudra-t-il l'épouser, s'en retournera-t-elle?
 Vous m'irez là-dessus chercher encor querelle.

A G N È S.

Adieu mon cher époux, c'en est fait, je me meurs,
 Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

P I E R R O T.

Chere Agnès vous mourez: ô rigueur inhumaine!

A R L E Q U I N.

Tirons tous nos mouchoirs, voici la belle Scene.

P I E R R O T *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
 Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau.
 Hélas! si l'art eût pû rendre Agnès à la vie,
 Que de gens en auroient ici l'ame ravie;
 Le Spectateur n'eût pas été si consterné,
 Et sur la bonne bouche, on s'en fût retourné,

Il le faut avouër, c'étoit un coup de maître;
 Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut être:
 Telle que l'on croit morte, ou près du monument,
 Revient souvent de loin, à la voix d'un Amant.
 Revivez, chere Agnès, c'est moi qui vous en prie, ...
 Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

AGNÈS.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas!

PIERROT.

Hé bien, qu'avdis-je dit? Ne la voilà-t-il pas?
 Ah! que je suis content! puisqu'Agnès n'est pas morte,
 Chantons, cabriollons, & de la bonne sorte.

*Les Payfans & Payssannes viennent témoigner leur joie,
 & forment un Divertissement.*

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, une Comedie qui a pour titre, **AGNE'S**
DE CHAILLOT; & j'ai jugé comme tout le
Public, que les Tragedies les plus interessantes
peuvent fournir la matiere d'une agreable Parodie.
FAIT à Paris ce 23. Août 1723.

DANCHET.



SENTIMENS

D'UN SPECTATEUR FRANÇOIS,

SUR LA NOUVELLE TRAGÉDIE

D'INÈS DE CASTRO.

de la Motte



OMME mon occupation est d'étudier les hommes, je recueille attentivement leurs pensées sur toutes les choses qui attirent les yeux du Public. Je remarque d'abord l'injustice de ceux, qui se plaignent de la froideur du Siècle pour les belles Lettres. Il me semble que jamais le goût des Ouvrages d'esprit, n'a été si généralement répandu.

La tranquillité étonnante dont la France jouit au dedans & au dehors, invite tous les particuliers à occuper leur loisir par l'étude des beaux Arts. L'ignorance n'est plus chez les François un sujet de vanité, nous voyons beaucoup de jeunes gens préférer les talents de l'esprit aux emportemens de la débauche, qui dans le Siècle passé faisoit toute l'occupation de la jeunesse. Les Femmes sont instruites, & plusieurs vont aux Spectacles pour écouter les Pièces. S'il paroît un

Livre

Livre nouveau, il est enlevé en un moment; si on joue une Pièce nouvelle, on y court en foule; & si d'ordinaire ces Ouvrages qui attirent notre curiosité, n'emportent qu'une approbation passagere, c'est qu'il y a plus d'empressement dans le Public, que de Talens dans les Auteurs, & que nous cherchons la perfection avec avidité; que d'abord nous faisons grace aux Ouvrages les plus médiocres, dans lesquels nous voïons luïre quelque étincelle du feu, qui anima les grands hommes du Siècle de Louis XIV.

Si donc la mediocrité attire pour quelque temps notre attention, si les Pièces de Theatre, qui ont été jouées depuis deux ou trois ans, n'ont point été mal reçues, ne croïons pas que le Public soit sans discernement; il perd bientôt son attention pour de tels Ouvrages, & garde une estime constante pour les vraies beautéz.

Dans toutes les Compagnies où je me suis trouvé, on parloit beaucoup de la nouvelle Tragedie d'Inés de Castro. J'ai remarqué sur tout plusieurs personnes de beaucoup d'esprit, qui étoient étonnées du succès de cet Ouvrage dans les représentations; pour moi je n'ai été étonné que de leur surprise.

J'ai disputé contre eux, & le Public ne sera pas fâché de voir ici leurs raisons & les miennes. Je vais tâcher d'exposer pourquoi ils méprisent cette Tragedie, & pourquoi elle est bien reçue.

D'abord il me semble qu'il faut remettre aux yeux du Lecteur la conduite de la Tragedie d'Inés de Castro, parce que n'étant pas encore imprimée, la plupart des personnes qui l'ont vûe, pourroient ne se pas souvenir exactement du détail de cet Ouvrage.

Dom Alphonse Roi de Portugal après avoir été longtemps en guerre avec le Roi de Castille, avoit fait avec lui une Paix glorieuse: il avoit épousé en secondes

Noces

Nôces la Mere de ce Prince; & pour mieux affermir l'union des deux Couronnes, il avoit promis solennellement par le Traité de Paix, que Dom Pedre son Fils du premier lit épouserait la Sœur du Roi de Castille. Cette Princesse s'appelloit Constance; elle étoit Fille de cette même Reine de Castille, devenue Femme de Dom Alphonse, & elle étoit partie avec elle pour épouser l'Héritier du Royaume de Portugal.

Cette jeune Princesse, en arrivant à la Cour de Lisbonne, ressentit une forte inclination pour l'Epoux qu'on lui destinoit; mais elle eut la douleur de voir différer son Mariage: le cœur de Dom Pedre étoit engagé ailleurs. Une Guerre qui survint en ce temps-là contre les Maures, fournit un pretexte à ses délais; son ambition servit de voile à l'indifférence qu'il avoit pour Constance. Il supplia son Pere de lui donner le Commandement de l'Armée d'Afrique: il vouloit, disoit-il, acquérir de la gloire avant de s'engager dans les liens du Mariage, & revenir de son expedition, plus digne de son Pere & de Constance.

Dom Alphonse, malgré le Traité fait avec la Castille, malgré le peu de raison d'en différer l'exécution & malgré son exactitude scrupuleuse à garder sa parole, se laissa fléchir aux prières d'un Fils qu'il aimoit tendrement, & l'envoia à la tête de son Armée contre les Maures.

Dom Pedre batit les Ennemis, & revint bien-tôt en Portugal chargé des dépouilles de l'Afrique, comblé de gloire, adoré des Portugais & cheri de son Pere, qui voioit renaître en lui toute la splendeur de son Regne.

Le Roi de Castille envoia alors un Ambassadeur au Roi de Portugal, pour le féliciter sur les Victoires de son Fils, & pour presser le Mariage de ce Prince.

C'est ici que commence l'action de la Tragedie d'I-

nés. Dom Alphonse est étonné que son Fils ne se trouve point à l'Audience qu'il donne à cet Ambassadeur : c'est que ce jeune Prince craignoit la vûe d'un Ministre qui venoit demander l'exécution d'un Traité, que ses engagemens secrets ne lui permettoient pas d'accomplir. La Reine de Portugal, Mere de la jeune Constance, avoit depuis long-temps remarqué la froideur de Dom Pedre pour la Princesse. Cette Mere idolâtre de sa Fille, est peinte dans toute la Tragedie, comme une Femme pleine d'aigreur & d'emportement, regardant l'indifférence du Prince, comme le plus grand de tous les crimes, ne parlant que de fer & de poison, & menaçant de tout perdre, si on n'épouse pas sa Fille. Cette Femme découvre au Roi son Mari la crainte que lui donnent les négligences de Dom Pedre.

Enfin que feriez-vous, dit-elle, s'il résistoit ? Ah ! reprend le Roi avec colere.

*Mon Fils, me résister ! juste Ciel, j'en fremis !
Mais bientôt le rebelle effacerois le Fils.*

Je ferois valoir, continue-t-il l'autorité de Pere & de Roi, & j'apprendrois à mes Peuples par un châtiment exemplaire, que les sujets qui sont le plus près du Trône, doivent être les plus soumis; en un mot ce vieux Prince s'emporte en menaces sur la seule idée que son Fils pourroit ne pas épouser Constance. La Reine après avoir échauffé la colere de son Mari par ses soupçons, prend à part une jeune Fille d'honneur nommée Inés de Castro, l'Héroïne de la Pièce, & lui déclare que c'est elle qu'elle soupçonne de dérober le cœur du Prince aux charmes de Constance; elle lui fait des menaces affreuses, dignes de l'emportement de son caractère. Inés épouvantée va trouver Dom Pedre, & lui conte en pleurant ses alarmes; Dom Pedre surpris de ce

ce coup imprévû, lui donne avec imprudence le conseil de s'enfuir de la Cour: mais Inés plus raisonnable que lui, remontre que sa fuite trahiroit leur intelligence, qu'il vaut mieux demeurer, & ne se point voir en public. Elle lui fait voir combien il importe de ne point découvrir leur secret, & le Prince après mille protestations d'un amour éternel, lui jure de ne rien faire qui puisse déceler une union si dangereuse.

Cependant Dom Alphonse vient enfin presser son Fils de dégager sa promesse, & d'accomplir un Mariage si long-temps différé; le Prince refuse nettement d'obéir à son Pere; le Roi en frémit de colere, & la Reine désespérée de l'outrage fait à sa Fille, dit au Roi en présence d'Inés même, qu'Inés est la seule cause de ces refus, & qu'elle est aimée de Dom Pedre. La Reine ne parloit que sur de simples soupçons; Inés qu'on ne pouvoit convaincre, prend le seul parti raisonnable; elle nie tout au Roi & à la Reine: mais Don Pedre, sans qu'on en puisse sçavoir la raison, avoué tout, sans qu'on lui demande rien, & par là expose la vie de sa chere Inés avec une imprudence, dont il n'y a point d'exemple.

A peine le Roi a-t-il entendu cet aveu fatal, qu'il met Inés prisonniere entre les mains de la Reine, sa cruelle ennemie. Le malheureux Dom Pedre, qui ne voit pas que c'est son imprudence impardonnable qui a sacrifié Inés, s'emporte contre son Pere avec encore plus d'imprudenc; il le menace de toute la fureur d'un Amant qu'on désespere, & sort de la présence de son Pere, en disant ces paroles.

Je fors, mais je crains bien de revenir coupable.

Le Roi Dom Alphonse, devenu en ce moment aussi imprudent que son Fils, ne le fait point observer après

des paroles si dangereuses, & un moment après il est tout étonné, que son Fils force une des portes du Palais pour enlever sa Maîtresse; il s'écrie, c'est un malheur que je n'ai pû prévenir ni prévoir. Aussi-tôt il va lui-même combattre contre son Fils & le punir de son insolence; son Fils qui le voit venir, passe heureusement par une autre porte, dissipe quelques Soldats qui la gardoient, & vient enfin l'Epée à la main pour enlever Inés.

Il sembloit alors qu'il n'y eut de salut pour ces Amans que dans la fuite: mais qui le croiroit! Inés en ce moment ne reçoit son Amant que le reproche à la bouche, elle ne l'accuse point d'avoir revelé son secret & de l'avoir perduë, elle lui fait un crime de vouloir la sauver, elle le nomme rebelle & parricide, lui dit qu'elle aime mieux mourir que de le suivre, & lui reproche, comme le plus énorme des attentats, de vouloir sauver la vie de sa Maîtresse aux dépens de la sienne. Pendant cette contestation singuliere, le Roi revient sur ses pas, & est assez surpris de voir son Fils tête-à-tête l'Epée à la main avec sa Maîtresse.

Dom Alphonse commande à son Fils de rendre son Epée, & ordonne en même temps qu'on assemble le Conseil pour le juger. Mais avant ce jugement, il fait encore une tentative sur le cœur du Prince; il lui demande pour la dernière fois s'il veut épouser Constance. Dom Pedre persiste dans ses refus, & alors le Pere lui déclare qu'il n'y a plus de grace à esperer, & procede ainsi à la condamnation de son Fils, uniquement parce que ce Prince ne veut pas de Constance pour sa Femme.

On assemble les Grands, le Roi en pleurant leur demande leur avis. Le Conseil est composé de quatre personnes, de ces quatre il n'y en a que deux qui parlent; ces deux Conseillers par une singularité bizarre s'étendent

dent long-temps sur leurs propres aventures avant de dire leurs avis, & mêlent indiscretement leurs intérêts particuliers à une affaire si considérable; enfin l'un conclut à l'absolution de Dom Pedre, & l'autre à la mort; les deux autres ne disent mot, & sur cela le Roi condamne son Fils; il se compare en ce moment à Manlius & à Brutus, & s'écrie.

C'est à vous, chers Sujets, que je le sacrifie.

Dans le temps qu'il sacrifie ainsi, à ce qu'il prétend, au bonheur de ses Peuples un Prince, l'amour, l'espérance & l'appui de ses Peuples même, un Fils tendre & respectueux qui n'avoit d'autre crime que d'avoir voulu enlever Inés; la Reine avec son aigreur ordinaire vient féliciter le Roi sur cet Acte de Justice, & applaudir à cette étrange cruauté pretextée d'une observation rigoureuse des Loix. Cependant Constance qui aime Dom Pedre d'autant plus qu'elle n'en est point aimée, apprend avec surprise qu'on va couper la tête à ce Prince, parce qu'il ne veut point d'elle, elle cherche à obtenir sa grace, dût-il vivre pour un autre: mais comment s'y prend-t-elle pour obtenir cette grace? Il seroit naturel qu'elle allât elle-même parler au Roi son Beupere, ou du moins à la Reine sa Mere, mais point; c'est à Inés de Castro, c'est à sa rivale qu'elle s'adresse. Inés demande en grace qu'on la fasse paroître devant le Roi, elle l'obtient, & c'est elle qui entreprend de sauver le Prince.

Il y avoit, à ce que l'on suppose dans la Pièce, une Loi en Portugal qui condamnoit à la mort toute Fille qui oseroit séduire un Prince du Sang & l'épouser en secret. Le Roi avoit lui-même parlé de cette Loi à Inés de Castro, & lui avoit dit que si jamais elle pré-

tendoit à épouser son Fils, il lui feroit trancher la tête sans miséricorde.

Malgré la juste crainte que cette Loi devoit donner à Inés, elle fait voir au Roi deux petits Enfans qu'elle a eue de Dom Pedre, & lui avoue enfin qu'elle est sa Femme.... Voilà le crime consommé, voilà le Traité fait avec la Castille rompu sans ressource, la parole du Roi violée, & Dom Pedre plus coupable que jamais; mais ce Roi qui par une rigueur feroce avoit condamné son Fils unique à perdre la tête, pour une bagatelle qui ne méritoit qu'une peine legere, ce même Roi qui punissoit un prétendu crime sur un simple soupçon, le pardonne quand il est consommé; & attendri par la vue de deux petits Enfans, Héritiers malgré lui de son Royaume, il reçoit Inés en grace & oublie tout le passé.

A peine a-t-il accordé ce pardon si peu conforme à son caractère, qu'il prend des convulsions à Inés, & elle meurt empoisonnée sur le Theatre, sans qu'on s'informe de ceux qui lui ont donné le poison, & sans qu'on dise le moindre mot de Constance & de sa Mère.

Voilà très-exactement le sujet & la conduite d'Inés de Castro. L'ordonnance de l'Ouvrage revoltoit tous les gens d'esprit dont j'ai parlé; ils ne pouvoient comprendre qu'on donnât pour une Tragedie, une Pièce dont l'intrigue est la même que celle de la plupart des Farces du Theatre. En effet, disent-ils, toutes nos petites Comedies nous representent - elles autre chose qu'un vieux Pere qui menace de deshériter son Fils, s'il n'épouse la Femme qu'on lui destine, & qui à la fin de la Pièce, souscrit à un Mariage clandestin? D'ailleurs combien les caracteres de cette Pièce sont-ils peu sautehous? Quelle rigueur & quelle foiblesse, également à tout-temps dans le Roi Alphonse! Quelle imprudence

dence dans Dom Pedre ! Qu'elle aigreur dans la Reine ! Quelle sécheresse & quelle inutilité dans le rôle de Constance ! Voilà comme ils parloient tous d'une commune voix. Ils ajoutaient à cela la critique d'un nombre infini de pensées fausses ; mais ce qui leur déplaisoit davantage , c'étoit la diction & la versification.

Effectivement on est obligé de convenir, que jamais Pièce n'a été plus mal écrite. Comment donc continuoient-ils se peut-il faire, qu'un tel ouvrage soit bien reçu du Public ? Comment les François qui ont devant les yeux les Tragedies de M. Corneille & de M. Racine, peuvent-ils écouter de semblables Pièces ?

Parmi ces Censeurs, il y en avoit un sur tout qui ne pouvoit digerer d'avoir entendu battre des mains à deux ou trois Vers de cette Pièce, qui sont pris dans M. Corneille, comme celui-ci,

Vous parlez, en Soldat, je dois agir en Roi.

Qui est dans le Cid mot à mot. Ils disoient, nous avons vu jouer le Cid, on n'a jamais battu des mains à ce Vers, quoiqu'il soit assez beau, parce que le Cid est plein de beautez éblouissantes, devant lesquelles ce Vers est éclipsé ; mais ce même Vers transporté dans une Pièce mal écrite, devient une beauté remarquable, à peu près comme un Diamant qu'on tireroit d'entre plusieurs Pierres précieuses, pour le faire briller parmi des morceaux de Verre.

J'écoutai tous ces raisonnemens avec beaucoup d'attention, & voici à peu près ce que je répondis.

Quand la Tragedie d'Inès auroit encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez, vous ne devriez pas trouver son succès étrange ; avant de vous parler

des beautéz que l'on y trouve, remarquez d'abord qu'il est impossible de n'être point ému de la façon dont elle est représentée.

Cette Pièce est le triomphe de Baron ; jamais cet Acteur depuis sa rentrée au Theatre, n'a représenté de rôle plus convenable au caractère de sa déclamation ; je ne crois pas qu'il ait jamais mieux joué en sa vie ; j'ai reconnu en lui le même Comedien qui fit verser tant de larmes dans Tiridate & dans Regulus ; je me souviens qu'alors il étoit maître du succès d'un ouvrage , & que même il se donnoit quelquefois le plaisir de reciter avec le plus d'énergie les Vers les plus ridicules , & qu'il les faisoit toujours applaudir par le Parterre : Témoin ce Vers du pauvre M. de Campistron.

Il est comme à la vie un terme à la vertu.

Vous sçavez quelles acclamations il attira à ce Vers, tout impertinent qu'il est, vous avez d'ailleurs remarqué mille fois qu'il suffit d'un grand emportement, quoique mal placé, & d'un bel éclat de voix pour exciter les battemens de mains ; le Parterre est une machine , qui se remue plutôt quand on la frappe bien fort , que quand on la frappe avec justesse.

Mademoiselle Duclos a représenté Inés avec un pathétique tendre & touchant, auquel il est bien difficile de refuser des pleurs ; on lui reproche de crier un peu, mais c'est un défaut quelquefois nécessaire, par les raisons que je viens de dire.

Mademoiselle le Couvreur a joué le rôle de Constance avec dignité & délicatesse ; on l'accuse de s'abandonner de temps en temps à un peu de monotonie , & de n'être pas toujours aussi animée qu'on le désireroit. Effectivement elle ne joue parfaitement que

que le endroits où le sentiment domine; mais dans ces morceaux elle est au-dessus de tout ce que j'ai jamais entendu; dans les rôles froids, elle est glacée, mais dans les rôles un peu touchans, elle remplit tous les cœurs d'une sensibilité, dont on voit qu'elle même est pénétrée; semblable à ces personnes qui sont toujours embarrassées dans la compagnie des sots, & qui n'ont d'esprit qu'avec les gens qui en ont.

Le jeu de Dufrene ne dépare pas la Pièce, la vivacité de son action remuë les Spectateurs déjà prévenus par son air noble & aimable; mais il faut avouer qu'il pousse la vivacité trop loin; il faut qu'il prenne un soin extrême de se modérer: quand il sera une fois le maître de son feu, j'ose répondre qu'il sera un Acteur admirable.

Je vous ai dit ce que je pense de ceux qui ont joué les principaux personnages dans Inés, je vais maintenant vous rendre compte des beautez que je crois appartenir uniquement à l'Auteur.

Une seule chose, qui suffit pour excuser les applaudissemens du Public, c'est l'interêt qui regne dans toute la Pièce. Mais comment dites-vous, peut-on s'intéresser à un ouvrage si rempli de défauts; il est bien-aisé de le comprendre, c'est que l'attention de l'Auditeur est toujours toute entiere attachée sur Dom Pedre & sur Inés; l'interêt que l'on prend à leur amour n'est partagé par aucun interêt étranger: c'est un grand art dans une Tragedie de n'attirer les yeux que sur un même objet, l'action languit quand elle est multipliée, elle n'est vive que lors qu'elle est simple, les défauts dont vous me parlez revoltent à la verité; mais ils n'ennuyent pas, & tout grands qu'ils sont, ils ne diminuent en rien de cet interêt qui fait toujours le succès des Tragedies dans les représentations.

Convenez d'ailleurs qu'il y a dans la Pièce des traits brillants & pleins d'une belle morale ; il est vrai que je ne conseillerois pas à l'Auteur de faire Imprimer son Ouvrage, il auroit sans doute le sort de tant de Tragédies, admirées sur le Theatre & sifflées chez le Libraire. Pour oser mettre aujourd'hui un Ouvrage de Poësie sous la presse, il faut sçavoir faire des Vers comme M. Racine , & il faut avouër que l'Auteur d'Inès a plus d'esprit que de talent pour la Poësie ; c'est un homme qui a de l'invention & qui écrit en prose avec précision & justesse. Mais il n'a jamais connu cette harmonie touchante, ce choix heureux de mots, cette élégance , en un mot cette beauté Poétique , présens que la nature fait si rarement, il a travaillé dans un art avec un instrument qui n'y étoit pas propre. L'esprit n'est rien sans le genie, & le genie même encore ne produit guere que d'heureux défauts , quand il n'est pas secouru par une grande correction. Il semble que cet Auteur ait cherché à écrire beaucoup , plutôt qu'à bien écrire. Voilà la raison du mauvais succez de tant d'Ouvrages qu'il a donné au Public ; son stile deshonne son esprit , & je suis véritablement fâché de voir le même homme penser quelquefois si bien & écrire presque toujours si mal.

Il ne faut pas croire que l'harmonie & l'élégance soient inutiles à la Poësie , comme le prétendent depuis peu certains beaux esprits interessés à le croire ; si cela étoit la Poësie ne différerait de la Prose que par la difficulté des rimes. L'harmonie & non la rime est essentielle aux vers , puisque tous les Peuples ne riment pas, & que tous les Peuples veulent de l'harmonie ; il est honteux même d'être obligé de refuter de pareilles absurditez.

Je conclus donc que les Vers d'Inès sont durs & mal construits , que les expressions sont vicieuses & louches,

ches , que la conduite est pleine de défauts essentiels , que cependant la Pièce est intéressante & qu'elle ne doit pas absolument son succez à l'action des Comédiens qui la représentent.

F I N.

APPROBATION.

JE Souffigné, Maître ès Arts en l'Université de Paris , ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant General de Police , un Manuscrit qui a pour titre *Sentimens d'un Spectateur François , sur la nouvelle Tragedie d'Inés de Castro* , dont on peut permettre l'Impression. A Paris ce 9. Juillet 1723.

PASSART.



PARADOXES LITTERAIRES,

Au sujet de la Tragedie

D'INÉS DE CASTRO.



Tout le monde sçait que le *Paradoxe* est une proposition extraordinaire & contraire au sentiment commun des hommes, à laquelle on prête certaines couleurs qui la rendent vraisemblable. Le faux, comme le vrai, est du ressort du Paradoxe ; mais plus souvent le faux. Quand on dit à un homme qu'il avance un Paradoxe, c'est comme si on lui disoit que son sentiment étant opposé à l'opinion commune, est en même-tems opposé à la verité.

J'ai donc eu raison d'appeller *Paradoxes* les choses que je vais dire, puisqu'elles sont non seulement très-peu conformes à l'opinion du Public, mais que je les juge moi-même très-fausSES. Que si pourtant quelqu'un par hazard les trouve vraies, je déclare que c'est
con-

contre mon intention que cet accident arrivera. La méprise sera sur le compte du Lecteur & non sur le mien. Je ne prétends point que les réflexions suivantes soient jugées vraies, mais seulement un peu vraisemblables. Il y a une espèce de plaisir à masquer l'erreur & à imiter le vrai. C'a été mon seul but. Les quatre Paradoxes Littéraires que je vais avancer, regardent la Tragedie d'*Inés de Castro*, estimée avec raison, & que je serois au désespoir d'avilir, n'étant point du tout Satyrique.

P R E M I E R P A R A D O X E.

*La Tragedie d'Inés de Castro pèche contre les mœurs
& contre la vraisemblance.*

1. **I**L n'est point *dans nos voyes*, pour parler un langage à la mode, d'aimer tendrement & tranquillement qui nous hait. L'amour se tourne alors en haine, pour ne pas dire en rage & en phrénésie. *Lasus amor fit furor*. Quand une jolie femme aime un homme, dont elle se voit toujours dédaignée, quelque chose qu'elle fasse pour lui inspirer de la tendresse, son amour devient bien-tôt la mesure de sa haine. *Spretus amor mensura odii*. Il faut qu'elle se guérisse, ou qu'elle se vange. Voilà le cœur humain, & telle est la mécanique de la femme. S'il y en a quelqu'une faite autrement, on ne l'a point encore connue. Parcourez tous les Roiaumes de la terre & toutes les histoires du monde, vous ne verrez rien qui ressemble à la Princesse *Constance* de M. de la Motte; c'est une Heroïne chimerique, & un vrai phantôme. J'ose dire même qu'une femme de ce caractère, s'il étoit possible, seroit une sotte & une imbecille.

Con-

Constance sçait que D. Pedre qu'elle aime éperdument ne la peut souffrir, malgré sa haute naissance & son extrême beauté. Il lui préfère, non pas une autre Princesse, mais une simple Fille-d'honneur, une Demoiselle suivante. Peut-on voir un mépris plus piquant? Cependant nul ressentiment dans le cœur de cette Princesse amoureuse; nulle envie d'en tirer vengeance; ce n'est point une victoire qu'elle remporte sur elle-même, par un effort de raison & de vertu. Elle n'est pas même tentée de se fâcher. Quel caractère!

Objet infortuné de ses tristes tieurs,
Je devore en secret mes soupirs & mes pleurs.

Ces deux vers sont très-beaux & le sentiment qu'ils expriment le seroit aussi, s'il étoit dans la nature. Alphonse qui a du bon sens a-t-il tort de se persuader que Constance n'aime point son fils? mais il se trompe néanmoins. La Princesse n'est point faite comme toutes les autres femmes, que ce vieux Roi a vûës.

Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.

On peut bien s'écrier ici: *que cette Dame est bonne!*

Tout le monde sçait que des deux grands Maitres de la Scene, Corneille & Racine, l'un a représenté les hommes tels qu'ils sont, & l'autre tels qu'ils devroient être. M. D. L. M. a peut-être pris Corneille pour modele en cette Tragedie, & s'est mis peu en peine de faire des portraits ressemblans, pourvu qu'ils représentassent le grand courage & la haute vertu. Mais il s'est trompé. Il n'y a point de femme qui ressemble ni qui doive ressembler à Constance. Sa bêtise est trop grossiere, & son amour trop plat. Si elle avoit tant soit peu de délicatesse & de cœur, ne seroit-elle pas sen-

sensible à l'affront ignominieux qu'elle reçoit ? N'en feroit-elle pas des reproches à celui qu'elle aime ? Sa rivale, qu'elle connoît pour telle, feroit-elle son amie, comme il paroît ? En vérité la froideur de Constance doit faire penser à D. Pedre qu'il n'en est pas fort aimé, ou que c'est une femme sans esprit & sans cœur, & dont l'amour est à la glace.

Ce rôle de Constance est donc un caractère absolument faux, & contraire aux mœurs & à la vraisemblance. Aussi a-t-il paru qu'il ne plaisoit gueres à l'excellente Actrice qui le représentoit. Il y a une véritable contradiction entre aimer, & entre agir & penser à la manière de Constance.

Il me semble avoir trouvé la raison pour laquelle M. D. L. M. a imaginé ce caractère bizarre. Corneille a représenté les hommes tels qu'ils doivent être, Racine, tels qu'ils sont. L'Auteur d'*Inès* qui seroit fâché de passer pour leur Imitateur, qui aime le *nouveau*, & qui se plaît à *créer*, a pris un chemin différent. Il a représenté les hommes tels qu'ils ne sont point, & tels qu'ils ne doivent point être. Cela est hardi ; mais ** point de nouveauté sans hardiesse*. Les remarques suivantes, aussi bien que les réflexions que chacun pourra faire sur *Romulus* & sur les *Machabées* convaincront le Lecteur, que j'ai découvert l'ingenieux système de M. D. L. M.

1. Il est contre les mœurs qu'un pere condamne son fils à la mort, sans examiner à fond toutes les raisons qui peuvent le justifier & le sauver. Il y a de l'injustice, de la ferocité & de la barbarie, à en user autrement. M. D. L. M. nous représente Alphonse, comme un Prince sage & modéré, & comme un pere tendre. Comment donc se porte-t-il à des excès si horribles ? Il menace son fils des plus grands châtimens,

avant,

* Preface d'*Inès*.

avant même qu'il se soit révolté , & seulement parce qu'il ne lui obéit pas au sujet du mariage.

Et bien-tôt le rebelle effaceroit le fils.

D. Pedre prend les armes pour sauver *Inés*. Le cas devient sérieux , mais D. Pedre les met bas à la vûe de son Pere , qu'il aime & qu'il respecte. Ce Pere tendre qui devoit sur le champ lui pardonner , ou se contenter de le punir paternellement , prend la résolution de le faire mourir. Il assemble son Conseil. Mais ce n'est que pour la forme. car il est d'avance déterminé à lui faire perdre la vie. Voiez la premiere Scene du IV. Acte , où Alphonse parle ainsi.

Au mépris de mon rang ne veux-je être que Pere ?
Ah ! ce nom doit ceder au nom sacré des Rois ,
Quittons le Diadème , ou vangeons-en les droits ,
En pleurant le coupable , ordonnons le supplice ,
Effraions mes sujets de toute ma justice.

Ne soiez donc point surpris de ce qui se passe dans la suite au Conseil. Alphonse est un Pere bon & tendre : quelle contradiction ! Ne vous imaginez pas que dans le fond il soit fort persuadé que son fils mérite la mort , à cause de sa révolte. Point du tout , ce n'est qu'à cause du mariage , auquel il ne veut point consentir. S'il veut obéir à son Pere sur cet article , sa révolte n'est rien , & on la lui pardonne ; cela est manifeste par le 2. Scene du IV. Acte où le Roi dit à D. Pedre après sa révolte ,

dégagez ma promesse ,
Il faut aujourd'hui même épouser la Princesse ;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu ,
J'en mourrai de douleur , mais vous êtes perdu.

Je

Je t'offre la vie, ajoute Alphonse; *que faut-il?* répond D Pedre, *obéir*, réplique le Roi. Il est clair que le motif seul qui empêche le Roi de pardonner à son fils, est la résistance à sa volonté. Voilà le crime capital dont il s'agit, & qui lui attire la condamnation à la mort.

Cependant le conseil s'assemble. Le Roi seroit fort fâché de voir les Conseillers conclurre au pardon. Rodrigue ouvre son avis qui est pour justifier D. Pedre. Alphonse le contredit; il est Juge, & tout ensemble Avocat contre son fils. Il répond à Rodrigue,

Je reconnois mon sang; cet effort magnanime
Même, *en vous abusant*, est bien digne d'estime.

C'est-à-dire; vous vous abusez, vous vous trompez de vouloir sauver mon fils; il mérite la mort. Henrique parle ensuite. Son avis doit bien plaire au Roi, car il opine bravement à la mort. Jusqu'ici les opinions sont partagées; il faut donc voir quel sera l'avis des deux autres; mais la chose n'en vaut pas la peine, on devine leur pensée; ils pleurent, c'en est assez. Eh quoi! ne pouvoient-ils pas laisser couler quelques larmes, sans pour cela être de l'avis de Henrique? Le danger où étoit un si grand Prince, la punition qu'ils pouvoient croire qu'il méritoit, (mais non pas pourtant la mort,) la douleur de voir que le fils du Monarque avoit commis une si grande faute, la démarche du Roi, & la délibération seule, tout cela n'étoit-il pas un sujet bien digne de larmes?

D'ailleurs puisque les pleurs des Juges sont pour Alphonse de véritables conclusions à la mort, il lui étoit tout-à-fait inutile d'aller aux voix: car avant que d'être assis, tous les Conseillers pleuroient déjà. Alphonse dit:

D

Que



Que chacun prenne place; hélas! à mes allarmes
Je vois que tous les yeux donnent déjà des larmes.

Quoiqu'il en soit, il n'y a que deux Juges qui opinent, l'avis des deux Conseillers muets est incertain, & ne sçauroit être compté. Par conséquent les voix sont égales pour la mort & pour la grace. Il faut donc chercher un compartiteur. Mais il n'est pas besoin de l'aller chercher bien loin. C'est Alphonse, ce Pere tendre, ce Prince prudent & sage qui fait pancher brusquement la balance, & qui se dépêche de prononcer l'horrible arrêt de la mort de son fils. Et en cela il juge contre sa conscience, persuadé qu'il est, comme je l'ai fait voir, que son fils ne mérite point de mourir pour avoir pris les armes, mais seulement pour ne vouloir pas épouser Constance. Jugement inique, s'il en fut jamais; car un Pere peut-il faire mourir son fils, parce qu'il ne lui obéit pas, & qu'il refuse d'accepter l'épouse qu'il lui destine?

3. Il est contre la vraisemblance, que dans le peril où est Inés au premier Acte, elle ne prenne point la résolution de se cacher. D. Pedre n'avoit qu'à lui assurer une retraite hors du Royaume; il auroit alors impunément rejeté toutes les propositions importunes de mariage. Cependant elle demeure à la Cour, de peur, dit-elle, qu'on ne découvre ses amours. En effet le lieu est très-propre à les cacher. D. Pedre approuve sa raison, toute mauvaise qu'elle est; il exhorte Inés à une grande discretion, & à bien dissimuler leur commerce amoureux. Mais qui l'auroit cru? c'est D. Pedre lui-même, qui va en étourdi un moment après découvrir le mystere & avouer tout. Scene 3. Acte II.

Ne défavouëz point , Inés , que je vous aime ,
Seigneur , loin d'en rougir , j'en fais gloire moi-même ;

A quoi Alphonse répond noblement ,

..... Taisez-vous.

Il avoit raison de dire à D. Pedre de se taire ; car il parloit alors fort indiscrettement.

4. Pourquoi l'Ambassadeur de Castille , qui dit de si belles choses à la Scene 2. du I. Acte , dispaeroit-il tout à coup , pour ne plus revenir ? On n'est point accoutumé à voir sur le Theatre des personnages un peu importants s'éclipser ainsi ; on n'aime point à faire connoissance avec eux pour un moment ; quand ils quittent la Scene , on compte qu'on les reverra , & on est fâché de voir que ce ne sont que des *Passerelles*.

N'est-il pas contre l'usage des Nations & contre la politique des Princes , qu'un Ambassadeur souffre qu'on le renvoie chez lui avant la célébration d'un mariage pour lequel il est député par son Maître ? Ne doit-il pas hâter ce mariage , & en être le témoin ? Pourquoi donc le Roi Alphonse , après avoir entendu la harangue de l'Ambassadeur de Castille & l'avoir assuré , que dès ce jour-là même le mariage de D. Pedre & de Constance seroit accompli , dit-il à l'Ambassadeur de s'en aller . . .

Allez : de mes desseins instruisez la Castille ;
Faites sçavoir au Roi cet hymen triomphant ,
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.

Vous me repondrez : l'Ambassadeur n'a ordre que de complimenter le Roi de Portugal sur les victoires de son fils ; à l'égard du mariage de la Princesse Constance , la Cour de Castille s'en soucie peu , & ne daigne

pas charger son Ambassadeur d'en parler au Roi Alphonse; effectivement il ne lui en dit pas un mot. Je ne sçai après cela, pourquoi ce mariage est regardé dans la suite de la Pièce, comme une chose à laquelle Ferdinand Roi de Castille s'intéresse infiniment, & qui pourroit même être la cause d'une guerre sanglante entre les deux Rois; par la harangue de l'Ambassadeur il ne paroît nullement que ce mariage soit une affaire d'Etat. Aussi ne pensez pas que Ferdinand Roi de Castille ait député pour cette Ambassade un homme habile, un fin Négociateur. Comme il ne s'agit que d'un simple compliment, il n'a eu besoin que d'un beau parleur, que d'un bon Rethoricien. On verra dans la suite que le Roi avoit assez mal choisi, & que cet Ambassadeur n'est qu'un diseur de *phœbus*, un précieux, un misérable Orateur.

Je ne sçai pourquoi cet Ambassadeur, (apparemment quelque échapé de Collège, qui sçait haranguer, & ne sçait point vivre), entre chez le Roi d'emblée, sans être annoncé. C'est le Roi lui-même qui l'annonce en le voyant, & qui le présente à la Reine.

Reine, de Ferdinand voici l'Ambassadeur.

Que de bevuës! que de méprises! que de fautes contre la bienséance en tout cela!

S. M. D. L. M. suppose qu'il y a en Portugal une loi sévère qui défend, sous peine de la vie, au beau sexe de séduire le cœur du Prince héritier de la Couronne. C'est sur cette loi qu'est fondée la Tragedie. On voit aisément que la loi est de l'invention du Poète, & on est aussi très-éloigné de blâmer cette supposition, en la regardant précisément comme supposition. Mais si personne n'a douté que cette loi ne fût une fiction poétique, & si ceux-même qui n'ont aucune teinture de l'Histoire de Portugal, en ont ainsi jugé, sans craindre de

de se tromper, il résulte de ce jugement naturel & général, que la loi est très-mal imaginée. Car pourquoi tout le monde a-t-il deviné d'abord qu'elle étoit feinte? c'est qu'elle a paru injuste & peu sensée. N'est-il pas en effet de la dernière injustice, & en même-tems d'un ridicule achevé qu'il en coûte la vie à une jeune fille, pour avoir eu de quoi plaire à un jeune Prince? une belle personne peut-elle ne point paroître belle? Peut-elle étouffer les desirs d'un amant? & si cet amant est par malheur le fils du Roi, dépend-il d'elle de n'en être point recherchée? ce Prince, qui ne peut manquer d'être bien servi dans ses amours, ne tâchera-t-il pas de tendre mille pièges à sa vertu? ce ne sera point alors la jeune fille qui aura séduit le Prince; c'est le Prince même qui sera le séducteur. Et néanmoins dans ce cas là loi de M. D. L. M. condamne à la mort cette jeune personne, comme coupable du crime de leze-Majesté, pour s'être un peu trop familiarisée avec le sang royal. L'héritier de la Couronne de Portugal étoit bien à plaindre de ne pouvoir rien obtenir de sa maîtresse, sans l'exposer à perdre la vie sur un échafaut. L'Auteur de cette loi barbare étoit-il un homme? connoissoit-il la foiblesse naturelle d'une fille qui se voit adorée par un Prince? avoit-il prévu, que ce Prince ardent combattoit la chasteté de sa maîtresse, les armes à la main, comme D. Pedre, & feroit voir à la belle Inés un *poignard* terrible? Ce sage législateur est M. D. L. M. Confucius, Solon, Licurgue, Numa, Justinien n'ont point eu l'esprit de faire des loix pareilles.

6. Pourquoi Inés s'avise-t-elle si tard de déclarer au Roi son mariage & ses enfans? c'est qu'elle ne croioit pas dans les quatre premiers Actes, que cette déclaration pût être d'une grande ressource. Elle s'imaginoit alors que le Roi se moqueroit d'un Mariage clandestin, qu'elle n'en paroîtroit à ses yeux que plus coupable,

que ses enfans seroient traitez de bâtarde ou d'enfans supposés. Voilà apparemment pour quoi elle cachoit si fort son mariage. Mais heureusement pour elle, elle pense autrement au cinquième Acte; elle sent une inspiration secrète, qui lui dit, que, quand son mariage sera déclaré, le Roi la regardera comme sa fille, & que puisque D. Pedre a des enfans d'elle, il mérite qu'on lui pardonne, apparemment à cause du talent qu'il a de faire des enfans. Voiez comment les moïens les plus foibles ont souvent un succès heureux. Qui auroit jamais cru qu'Alphonse, l'inflexible Alphonse, qui est résolu de faire mourir son fils unique, parce qu'il ne se marie pas à son gré, qui doit haïr mortellement Inés, comme la cause fatale de la désobéissance de D. Pedre, que cet Alphonse se laisse tout à coup fléchir, en apprenant que l'affaire est faite, qu'Inés est l'épouse de son fils, & qu'elle en a des enfans. Alphonse charmé de se voir grand-pere oublie tout; lui avoir donné des petits-fils est quelque chose de plus beau à ses yeux, que d'avoir dompté les Maures, & soumis les Africains. Il ne se soucie point de perdre son fils, tandis qu'il le croit sans posterité: mais dès qu'il voit qu'il a la puissance d'engendrer, ce seroit une trop grande perte à son gré. La vue d'une petite famille naissante met le vieillard en bonne humeur. Il n'est plus question ni de la Princesse Constance, ni du Traité, ni de la rébellion de son fils; ces enfans font plus d'impression sur l'esprit du Roi, que toutes les vertus heroïques de leur Pere. Ne voilà-t-il pas ce qui s'appelle un grand Monarque, qui soutient admirablement le caractère de Politique, de Sagesse & de Force, que l'Auteur lui donne dans le cours de la Pièce?

Il faut avouer que selon l'idée de M. D. L. M. il se fait quelquefois de grandes revolutions dans le cœur humain. Alphonse dans les premiers Actes de la Pièce, regarde avec horreur l'inclination que D. Pedre a pour

pour Inés. Le seul soupçon d'un mariage secret le fait fremir , & fait sortir de sa bouche des menaces terribles : voici comment il s'en explique avec Inés ,
 Acte III. Scene 3.

Que sçai-je même encor , si plus impatient,
 Au mépris de la Loi , peut-être l'oubliant,
 Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
 Et bravé les dangers d'un secret hymenée?

Inés répond,

O Ciel , que pensez-vous?

Alphonse replique,

Si jamais vous l'osiez,
 Si d'un nœud criminel je vous sçavois liez ,
 Téméraire, tremblez ; n'esperez point de grace,
 L'opprobre & le supplice expiroient votre audace.

C'est néanmoins ce *secret hymenée* qui remet Inés en grace au V. Acte , & sauve la vie à D. Pedre. C'est ce *nœud criminel* dont l'idée paroît si affreuse au Roi, qui à la fin de la Pièce le touchera, le fléchira, le charmera. O qu'il y a d'inconstance dans l'esprit de l'homme, & qu'il est utile d'en connoître les bisarreries & les contradictions, comme Mons. D. L. M. On n'est point alors esclave d'une exactitude scrupuleuse sur l'observation des caracteres. On les change à son gré, & d'un grand Roi qui a paru sage , politique , mais dur & inflexible pendant le cours d'une Pièce , on en fait à la fin un Pere tendre & complaisant , un bon homme , un vicillard foible, un Monarque bourgeois.

Ma fille, levez-vous; ces enfans que j'embrasse
 Me font déjà goûter les fruits de votre grace;

Ils me font trop sentir que le sang a des droits
 Plus forts que les sermens, plus puissans que les loix.
 Jouissez désormais de toute ma tendresse,
 Aimez toujours ce fils, que mon amour vous laisse.

Pourquoi Alphonse n'a-t-il pas senti plutôt *que le sang a des droits*? Je n'en sçai rien, Inés a saisi le moment heureux : *mollia fandi tempora*. Alphonse étoit alors dans son quart-d'heure de Pere, lui qui jusques-là, à l'exception de quelques petits intervalles de bonté, avoit été un Roi farouche & cruel. Elle s'apercevoit, sans doute, qu'Alphonse avoit quelquefois ses petiteesses, peut-être que son esprit baïssoit. Voilà ce qui lui fit croire que *le sang* de ses petits enfans auroit des *droits plus forts*, que *le sang* d'un fils regardé de son Pere même, comme un Héros, & comme l'unique appui de sa famille. Pour moi je m'imagine qu'il y a eu plus de bonheur que de prudence dans la conduite d'Inés; il y avoit à parier dix contre un, que son aveu empire-roit son affaire, & hâteroit sa mort & celle de D. Pedre. Qui eût parié, eût perdu, aussi-bien que celui qui auroit gagé, que le public toujours clairvoiant auroit sifflé ce dénouement ridicule.

Il est vrai que plusieurs ont ri, à la vûe de trois petits enfans conduits par leur gouvernante, qui leur fait faire *serviteur* au Roi. On ne sçauroit dire que ce spectacle soit ridicule, & cependant il fait rire. Pourquoi cela? c'est que l'enfance paroît dégrader la Scene, où l'on est accoutumé de voir des hommes faits, & raisonnables, & rien de puéril. Si l'on faisoit monter dans la chaire d'une Eglise un enfant de sept ans, pour y débiter un sermon appris par cœur & prononcé avec une certaine onction enfantine, j'en serois peut-être touché, mais peut être aussi serois-je tenté de rire. Les enfans d'Inés offrent à l'esprit & au cœur un certain *Tragique*, mais leur petite figure sur la Scene n'offre aux yeux

yeux qu'un *Comique* méprisable. Le doute seul où le Parterre a été, selon M. D. L. M. * s'il devoit rire, ou pleurer, est une Satyre échappée à cet Auteur contre lui-même.

* Préface d'*Inés*.

SECOND PARADOXE.

La plupart des vers de la Tragedie d'Inés de Castro sont durs, plats, prosaïques, pleins de solecismes & de barbarismes.

Comme les sentimens du Public ne sont nullement partages sur le mérite des vers de M. D. L. M. & que tout le monde convient qu'en particulier ceux d'*Inés de Castro* sont très-mauvais, il n'y auroit point eu de *Paradoxe* à avancer d'un ton simple & modeste que les vers de cette Tragedie ne valent rien. Il m'a fallu charger ma thèse, & encherir tant soit peu sur l'opinion generale, pour donner à cette seconde proposition un air hardi qui convienne au *Paradoxe*; c'est pour cela que j'ose soutenir, *perfrictâ fronte*, & entreprendre de prouver, que les vers de la Tragedie d'*Inés de Castro* sont durs, plats, prosaïques, pleins de solecismes & de barbarismes.

S'il y eut jamais un *Paradoxe*, c'est assurément celui-là. Est-il croïable que M. D. L. M. qui a fait des vers toute sa vie, qui s'est tué de rimer en tout genre, qui dans ses Odes s'est placé au rang des grands Poètes, qui en un mot est un maître de l'art; est-il croïable, dis-je, que cet Auteur célèbre ait fait une Tragedie dont la versification soit si defectueuse? Est-il possible que le membre illustre d'un corps dépositaire des usages de la langue, arbitre de ses regles & conservateur de

la pureté, soit tombé dans des constructions barbares , dans des fautes de Grammaire si marquées ?

Quelqu'un me dira ici : votre thèse n'a rien que de trivial. Tout le monde sçait que M. D. L. M. n'a jamais connu l'art de tourner des vers.

Oh ! pour le coup, je réponds, que c'est cela qui est *Paradoxe* à l'excès. Pour moi je laisse tous les vers que M. D. L. M. a faits jusqu'ici, pour ce qu'ils valent. Ce ne sont point mes affaires. Il faut avoir de la charité pour ses confreres , & user un peu d'indulgence. Je me borne donc à *Inés de Castro*, & je prétends seulement que la plupart des vers de cette Tragedie sont véritablement tels que je l'ai avancé.

Qu'on ne s'attende pas à me voir transcrire ici la Tragedie entiere. On auroit peut-être droit de l'exiger, vû la qualité de ma proposition ; mais je prie le Lecteur de m'épargner cette peine, & de se contenter de quelques échantillons. Seroit-il raisonnable que je fisse les frais d'une seconde édition de la Tragedie d'*Inés de Castro* ?

Je dirai d'abord en general, que presque tous les vers de cette Pièce sont hachez : défaut considerable dans tout Poème , mais sur tout dans la Tragedie, où le style doit être lié, majestueux, soutenu, & où les bâtons rompus font un effet très-mauvais. Voiez, je vous prie, les six premiers vers d'*Inés de Castro*. Quels vers ! ce sont six *Alexandrins* faux-fillez , je ne sçai comment. Toute la Pièce est à peu près de même , ce n'est point une versification travaillée avec soin, c'est un ouvrage de dépêche & mal cousu. Ce sont des pierres quelquefois assez bien taillées, mais posées les unes à côté des autres, sans chaux & sans ciment. Le bel édifice !

Je vais parcourir la Pièce de suite, & mettre ici les vers qui m'auront le plus choqué, & qui m'auront paru les plus défectueux, soit du côté de la langue, soit du côté de la versification.

ACTE

A C T E P R E M I E R,

S C E N E P R E M I E R E.

QU'il est doux aux grands Rois après de longs travaux,
 De se voir égaler par de si *chers Rivaux* !
 De pouvoir, le front ceint de *Couronnes brillantes*,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes !

Chers Rivaux ! que cela est doux à entendre ! Les lauriers appelez ici des *Couronnes brillantes*, cela est neuf. Mais *confier l'honneur de ses Couronnes aux mains* d'un autre ; peut-on nier que l'expression ne soit claire & magnifique ?

Dom Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
 Vous vit des Affricains *terrasser l'insolence*.

Terrasser l'insolence : voilà du beau François.

Et toute la Castille au bruit de vos conquêtes,
 Triomphante elle-même a *partagé vos Fêtes*.

Partager des Fêtes. Notre Langue s'enrichit tous les jours.

Et le même *Traité qui me donna sa mere*,

Je ne sçai si cela seroit supportable en prose.

Va s'achever *enfin* au sein de la victoire.

L'Auteur pouvant mettre *enfin* au commencement du vers, l'a placé à l'Hemistichie exprès, pour faire voir que le soin de l'harmonie est une puerilité.

SCENE TROISIE' ME.

Oùï, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée,
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon Fils faire aussi *son* Epoux.
Mais je ne pûs alors *lui* refuser la grace,
Que de l'amour d'un Pere *implora son* audace;
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir *sa* foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.

La plus grande difficulté de la versification est d'éviter le cahos des pronoms personnels & possessifs, en sorte que les *lui* & les *son* ne fassent aucune amphibologie. Je prie le Lecteur d'examiner, conformément à cette remarque, les vers précédens. Y eut-il jamais confusion pareille? *Implorer une grace de l'amour d'un Pere.* On obtiens avec regime, mais on *implore* absolument. C'est l'usage de la langue Latine & de la Française.

Des Affricains *domptez, implorant* ma clemence,
La moitié suit son char

Deux Epithetes de suite sans particule conjonctive, j'ai toujours oui dire que c'étoit une faute.

Je

Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
 Que le sang ne l'a point affranchi de mes loix,
 Que lors qu'à *mes côtez* mon peuple le contem-
 ple.

M. de Vaugelas & le P. Bouhours n'auroient jamais
 passé à l'Auteur un singulier joint à un pluriel. *A mes
 côtez mon peuple*: est-ce le peuple ou le fils qui est à *mes
 côtez*? cela est louche.

Et c'est quand il s'agit d'accomplir un Traité

Le beau Vers!

A C T E S E C O N D.

SCENE PREMIERE.

ET ne puis-je obtenir que *par égard* pour moi,
 Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?

Ce *par égard* est d'une élégance toute neuve.

Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée,
 Lui-même impatient vint hâter la journée?

Ne vaudroit-il pas mieux, est à peu près dans le
 goût.

A le *précipiter*, qui peut donc vous contrain-
 dre?

Précipiter un homme, pour dire, le presser, le hâter.
 Est-ce

Est-ce un Académicien qui parle ainsi ? Diroit-on bien qu'un Cavalier *précipite* son cheval qu'un Maître *précipite* son valet ? on le peut dire , si un Pere *précipite* son fils. Mais on s'imaginera que ce Pere veut jettet son fils dans un précipice; c'est le sens qui se présente d'abord.

Quand on vous racontoit sur l'Affricain jaloux
Tant d'exploits étonnans, *s'il n'étoit né de vous.*

Construction louche: La premiere regle de la versification est d'éviter l'amphibologie: *s'il n'étoit né de vous*, selon la syntaxe, se rapporte à l'*Affricain jaloux*; mais selon M. D. L. M. il se rapporte à D. Pedre, dont le nom est dix vers auparavant.

SCENE SECONDE.

Il vous faille *avertir*; *ordonner* d'être heureux.

Avertir, *ordonner* tout de suite: versification neuve. *Ordonner d'être heureux.* L'expression est énergique.

Vous pouvez vous louer de mon obéissance.

Voilà pourtant un vers Alexandrin.

Braver des ennemis que vous pouvez *abattre*
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de *combattre*?

Rime absolument pros critte. Le composé ne rime point avec le composé. Mais c'est une regle seulement pour les petits Poètes.

Du sang de mes sujets , sages dépositaires.

On a toujours dit que les Rois sont les dépositaires de la puissance du Tres-Haut; mais quel mortel , avant M. D. L. M. a imaginé qu'ils sont *les dépositaires de notre sang*? qu'est ce que cela veut dire? ils sont maîtres de nos vies quand nous blessons les loix, mais ils ne sont point *les dépositaires* de nos vies. L'idée est bizarre.

Vous parlez en soldat , je dois agir en Roi.

Il n'y a pas grand mal d'avoir pillé ce vers de Corneille; mais M. D. L. M. devoit le faire imprimer en caracteres italiques. Un homme d'esprit disoit ces jours passez fort plaisamment , que Mr. de la Motte pouvoit citer Corneille & Racine, comme un Capucin en chaire eite saint Cyprien & saint Chrysostôme.

SCÈNE TROISIE'ME.

N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?

Il falloit dire l'enhardit & non pas l'enhardisse. Diroit-on à M. D. L. M. sans faire un solecisme? *n'est-ce point que vous soyez orgueilleux du succès de votre Tragédie.* Il faut dire *n'est-ce point que vous êtes orgueilleux*; & on dira bien.

Je fors : mais je crains bien de revenir coupable.

Que cela est précieux! M. D. L. M. met de l'esprit où il n'en faut point. On ne s'exprime point ainsi dans la passion , & quand un jeune homme , d'ailleurs d'un beau

beau naturel, médite quelque mauvaise action, il ne doit point la regarder comme mauvaise; il doit se pre-texter à lui même une aparence de justice & de raison, & ne point dire: *Je crains de revenir coupable.*

SCENE CINQUIÈME.

Vous ne voiez ici que cœurs desesperez ;
Mais je vous tiens captive, & vous m'en répon-
drez.

De quoi Inés répondra-t-elle? *des cœurs desesperez.* Voi-
là de quoi elle fera caution.

ACTE TROISIÈME.

SCENE TROISIÈME.

ET le rebelle en proye à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être Roi, que pour vous *faire*
Reine.

Faire Reine, admirez la douceur de ces mots. D'ail-
leurs l'expression est d'une rare élégance.

SCENE SIXIÈME.

De qui m'a résisté, la mort m'a fait passage.

O quel vers, grand Dieu! mais il est de M. D. L. M.
Il m'est trop ennuyeux d'écrire tous les mauvais vers
que je rencontre en lisant de suite; j'aime mieux ou-
vrir le livre au hazard, & marquer ceux qui me tom-
bent

bent sous les yeux. Peut-on voir, par exemple, des vers plus profanes que ceux-ci :

(a) Quoi me flattai-je en vain, Seigneur, que ma priere

Touche *un Roi*, que je dois regarder comme un Pere?

(b) Ordonne qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(c) Ce n'est point un effet de désobéissance.

(d) & que les mêmes coups Rejoignent les enfans & *la femme* & l'époux.

(e) Et moi dans les chagrins, que tous deux m'ont donnez.

(f) Tout le conseil en pleurs *d'avec vous* se sépare.

(g) Madame, quand j'ai fait ce que je devois faire.

(h) Sa vie est tout, Seigneur, & la mienne n'est rien.

Les vers suivans méritent d'être considerez par la beauté de leurs hemistiches.

(i) Mais le temps n'en est pas prescrit par les traitez.

(k) Mais je ne puis malgré le peril où je cours.

(l) Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.

(m) Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.

Quelle rudesse, quelle dureté dans les vers qui suivent!

(n) Et ce Prince à tel point a-t'il blessé vós yeux?

E

(a)

(a) *Act. II. Sc. 1.* (b) *Act. III. S. 1.* (c) *A. V. S. 4.*
(d) *A. V. S. 6.* (e) *A. V. S. 1.* (f) *A. IV. S. 5.* (g)
Ibid. S. 5. (h) *A. III. S. 4.* (i) *A. II. S. 1.* (k) *A. III.*
S. 8. (l) *ibid.* (m) *A. I. S. 3.* (n) *A. II. S. 5.*

(a) Protege, juste Ciel, daigne aider ma prudence,

(b) Ne tranche de mes jours l'incommode durée,

(c) cette loi redoutable

Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.

(d) Par ses soins généreux songez que vous vivez,

(e) Madame, qui l'eût cru? je rougis de le dire.

Mais tout cela n'est rien au prix des barbarismes & des solecismes, dont voici quelques-uns.

(f) Par l'affront *solemnel* qu'il fait à la Castille,

Un affront est-il une fête, pour l'appeller *solemnel*?

Et jusqu'ou n'ira point cette fureur jalouse,

Si cherchant une amante elle trouve une épouse?

(g) Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,

Que par la seule mort qui peut nous désunir,

Il falloit mettre qu'elle ne garde,

(h) Et ne crains mes dangers, *que comme vos malheurs.*

Cela veut dire, selon l'Auteur; *parce qu'ils vous rendroient malheureux*; quelle façon de s'exprimer!

(i) J'éprouve en même-tems mon supplice & ma grace.

J'éprouve ma grace: quel langage!

(k) & je me flatte encore

De

(a) A. III. S. 2. (b) Ib. S. 3. (c) Ibid.

(d) A. V. S. 6. (e) A. III. S. 3. (f) A. II. S. 3.

(g) A. I. S. 6. (h) A. I. S. 6. (i) A. III. S. 3.

(k) A. V. S. 5.

De mériter de vous ce secret que j'implore.

Implorer un secret: qui a jamais dit cela?

ces enfans que j'embrasse
(a) Me font déjà goûter les fruits de votre grace.
(b) Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits,

N'étoient-ce point plutôt leurs tendres souhaits qui remplissoient l'air de cris?

En parcourant la Tragedie je tombe encore sur quelques vers, qui me paroissent choquer le bon sens.

(c) Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

Admirez la belle reconnoissance de Henrique, pour s'acquitter de l'obligation de la vie qu'il a à D. Pedre; il promet de se donner la mort: cela est neuf & bien pensé.

(d) C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie.

Ne diroit-on pas que le Peuple a demandé la mort de D. Pedre, ou qu'il étoit de l'intérêt de toute la nation que ce Prince perît?

Que j'expire à vos pieds, & qu'unis l'un à l'autre
Mon ame se confonde encore avec la votre.

Cet encore forme une image qu'on n'a jamais vûe dans les Tragedies. Ce mot est bien licentieux, il rappelle les Vers de Petrone, & transfudimus, &c.

E 2

Je

(a) Ibid. (b) A. V. S. 5.

(c) A. IV. S. 3. (d) Ibid.

Je n'rai pas plus loin; je suis las de copier les vers de M. D. L. M. J'ai assez prouvé mon Paradoxe, & s'il y manque quelque chose, je renvoie le Lecteur attentif à la Tragedie d'*Inés de Castro*, il y trouvera bien d'autres fautes de langage & de versification que celles que j'ai marquées ici. Il y trouvera aussi de grandes beautés, & des Scenes parfaites, sur tout la 4. du I. Acte & la 6. & la 2. Scene du IV. Acte.

TROISIEME PARADOXE

L'Auteur de la Tragedie d'Inés de Castro a fait voir dans l'Avis & dans la Préface, qui sont à la tête de cette Tragedie, qu'il écrit mal en Prose.

LE Lecteur va juger, sans doute, que je promets ici, plus que je ne pourrai tenir. Cette prévention m'est avantageuse; plus le Paradoxe sera difficile à prouver, plus j'aurai d'honneur, si j'en viens à bout. Or je suis sûr de faire voir clairement, que c'est par un préjugé très-mal fondé qu'on croit dans le monde, que M. D. L. M. écrit bien en prose. J'ai toujours pensé le contraire. Je saisis cette occasion de le démontrer, en me bornant à la dernière prose qu'il vient de mettre au jour.

Qu'il me soit permis de faire d'abord une reflexion generale. Qu'est-ce qui fait un bon écrivain? ce n'est point la conformité à un grand modele; on peut bien écrire sans avoir le stile de M. de Buffi, ou de M. de Fenelon. Il y a differens stiles qui sont tous excellens; il y a néanmoins des regles invariables que voici. Il faut, pour bien écrire, de la clarté, de la simplicité, de la pureté & de l'élégance. M. D. L. M. & ses adhérens ont cette dernière qualité, je l'avoue; mais ils n'ont

n'ont nullement les autres. 1. Leur stile est épigrammatique, tout le monde en convient; par conséquent il est enveloppé & *obscur*. 2. Ces Messieurs courent après les pensées & les antitheses, leur stile est toujours figuré, tous les substantifs y sont personifiez (ce qui sent la poésie) ils se servent d'un langage singulier; chez eux rien de naturel, tout sent l'art. Par conséquent point de *simplicité*. 3. Ces Auteurs inventent des expressions, ils marient ensemble des termes, qui ne s'étoient jamais vûs l'un proche de l'autre, ils font des constructions bizarres & inouïes, pourvû qu'ils mettent de l'esprit, ils se mettent peu en peine du respect dû à la langue. Par conséquent ils n'ont point la pureté du style. Cela est démontré en rigueur, & il seroit bon que tout le public en fût une fois bien convaincu. Mais ni la censure des connoisseurs, ni les avis salutaires de feu M. l'Abbé Massieu, dans sa belle Préface des Oeuvres de M. de Turreil, ni les Lettres écrites à M. l'Abbé H. n'ont point encore guéri ces Messieurs; ils persistent toujours dans leur revolte contre la langue & contre le bon goût.

Mais parce qu'il est bon d'entrer dans quelque détail & de sortir de la thèse generale, je vais examiner la prose qui accompagne la Tragedie imprimée d'*Inés de Castro*. Commençons par l'*Avis*. Y eut-il jamais d'Enigme pareil? les amis de l'Auteur s'épuisent pour l'expliquer, mais ils n'entendent point le texte, & ils ne s'entendent pas eux-mêmes dans leur glose. C'est un plaisir de les voir dans leurs reduits litteraires entasser galimathias sur galimathias, s'évanouir en subtilitez, & vouloir expliquer *obscurum per obscurius*.

J'avois dedié mon Ouvrage à M. le Cardinal Dubois, je lui avois même lu mon Epitre, & comme ce n'étoit ni à la dignité ni à la puissance, mais à l'amitié seule, que j'adressois mon hommage, mes sentimens n'ont pas changé par sa perte, & ma plus douce consolation auroit été,

dés, on le perdant, de rendre public ce tribut sincère que j'érendois à ses grandes qualités.

Remarquez que l'hommage de M. D. L. M. s'adressoit à l'amitié seule, & néanmoins dans la même phrase, il dit que c'est un tribut qu'il rendoit à ses grandes qualités. Cela s'appelle-t-il penser & écrire? Mais on m'a fait peur du contre-tems. J'ai craint par l'exemple de mes amis même, que mon Epître ne parût une affectation de singularité; & j'ai fait ceder, quoi qu'à regret, les conseils de mon zèle au respect de l'usage & des convenances.

Puisque l'Epître avoit été présentée & lue, quel contre-tems terrible & capable de faire peur à M. D. L. M. y avoit-il à la donner au Public? Il n'explique point quel est ce contre-tems; on devine que c'est la mort de M. le Cardinal. S'il avoit exprimé la chose nettement, on auroit trouvé son raisonnement faux; c'est pour cela qu'il l'a enveloppée d'un terme vague & general.

Je crains par l'exemple quel plaisir de mettre un Lecteur à la torture! sont-ce ses amis qui lui ont donné l'exemple de craindre, ou qui lui ont donné l'exemple d'affectation, de singularité. Le sens est louche.

Et j'ai fait ceder ? quel est cet usage, & ces convenances, dont le respect seroit violé, je ne le vois pas. Il y a ici bien des propositions intermédiaires sous-entendues.

Le respect de l'usage & des convenances: cela est-il bien correct? diroit-on: ce fils n'a point de respect de son Pere; je suis plein de respect de M. D. L. M. il n'a point de respect des regles de la langue. Ne faut-il pas dire, pour?

Voilà, ce me semble, assez de fautes pour un petit discours de quinze lignes, Voions à présent la Préface.

Un mot pour un autre jette souvent de l'obscurité & de la bassesse sur toute une phrase. On jette, il est vrai,
de

de l'obscurité sur une phrase. L'obscurité est comme un voile épais qui se répand, qui se jette. Mais pour la bassesse je ne saurois l'imaginer ainsi. C'est donc mal parler que de dire *jetter de la bassesse*. Cela ne forme point d'image. Direz-vous *jetter de l'élégance*, *jetter de la naïveté*, non, sans doute, vous diriez mieux *jetter des fleurs*, *jetter des couleurs naturelles*, parce que ces substantifs ont du corps, comme le mot de *jetter*, qui exprime une action corporelle.

Notre délicatesse poétique regarde presque une édition fautive de nos vers, comme un libelle diffamatoire.

La délicatesse poétique ne signifiera jamais l'amour propre d'un Poète, mais la délicatesse de la poésie. J'aimerois autant appeler la maison, l'habit, la chemise d'un Poète, une maison poétique, un habit poétique, une chemise poétique; c'est à quoi mène le style pincé & étudié.

Comme un libelle diffamatoire. Il falloit dire comme une satire, comme une critique. La pensée auroit été juste. On voit bien que M. D. L. M. regarde les critiques des Ouvrages, comme des libelles diffamatoires, & qu'il n'en fait point de distinction.

Voilà donc ma Tragedie telle que je l'ai faite, & j'ajoute, telle que je suis capable de la faire.

Telle que je l'ai faite. Qui doute que M. D. L. M. n'ait fait lui-même la Tragedie d'Inès de Castro, & qu'il ne l'ait donnée à son Imprimeur, telle qu'il l'a faite? Voilà une phrase fort inutile: c'est un pleonasme décidé.

J'ajoute telle que je suis capable de la faire; autre pleonasme encore; apparemment que tout Auteur fait de son mieux. S'il fait mal, ce n'est pas sa faute. Bradon faisoit autrefois ses Tragedies, telles qu'il étoit capable de les faire. Qui doute que M. D. L. M. ne fasse de même?

Mon respect pour le Public ne m'a pas permis de rien

négliger. J'aurois voulu que M. D. L. M. eût mis ici mon respect du public.

D'autres gens d'esprit ont aplaudi particulièrement à ces endroits attaquez, & par des raisons qui me gagnoient aussi. Il veut dire qui le frappoient. Quand ce sont des raisons qui ne vont qu'au cœur, on peut employer le terme de gagner. Mais l'auteur parle ici de raisons solides pour l'esprit, & non pas de raisons flatteuses pour le cœur. Si ces raisons sont seulement des raisons frivoles & favorables à l'amour propre, M. D. L. M. se décredite, avouant qu'il leur a donné la préférence. La vérité nous échappe quelquefois malgré nous.

Comme la prose de M. D. L. M. à laquelle je me suis borné ici, est fort courte, je ne sçaurois m'étendre davantage. *Ex ungue Leonem*; que ne m'est-il permis de parcourir tous les discours & toutes les Préfaces de ce celebre Auteur! Mais je sortirois de mon sujet. On peut juger, par ce foible essai, de ce qui arrivoit, si le champ étoit ouvert.

QUATRIÈME PARADOXE.

M. de la Motte dans la Préface de la Tragedie d'I-nés de Castro fait paroître de la vanité, & trop d'aigreur contre ses adversaires.

JE n'entreprendrois point de prouver cette proposition, si elle ne me donnoit lieu de faire l'éloge de M. D. L. M. que j'estime infiniment. J'établis donc d'abord, comme une vérité essentielle, que ce grand Auteur est l'homme du monde le plus aimable, qu'il est modeste, honnête, poli, qu'il sçait entendre raillerie, qu'il n'est point opiniâtement attaché à ses *conjectures* & qu'il aime la vérité, lors même qu'on la lui vend bien cher, comme il a paru dans ses disputes avec Madame

dame Dacier. Cette illustre * Auteur l'avoit accablé de reproches & d'invectives sur son peu de sçavoir, & sur la hardiesse qu'il avoit eue de censurer & de réformer le divin Homere. M. D. L. M. se soumit à la correction; il prit la chose en galand homme, il avoua son ignorance, & tout vaincu qu'il étoit, par la maniere dont il soutint sa défaite, il demeura en quelque sorte maître du champ de bataille. Il s'attira les suffrages du plus grand nombre, c'est-à-dire, de tous ceux qui étoient incapables de juger d'Homere; & tout le monde avoua que s'il avoit moins d'érudition & de solidité, il avoit plus d'esprit & d'enjouement que sa docte adversaire.

Comment donc est-il arrivé que M. D. L. M. se soit démenti depuis peu, & ait fait paroître tant de vanité & d'aigreur dans la Préface de sa nouvelle Tragedie ? est-ce que le succès prodigieux de cette Pièce lui auroit changé l'humeur ? Mais il y a long-tems que notre Auteur est accoutumé aux applaudissemens. D'ailleurs il est trop judicieux, trop Philosophe, pour s'imaginer que les empressements d'un Public toujours curieux du nouveau & partisan de l'extraordinaire soient décisifs. Il sçait ce qui arriva autrefois à l'insipide, & détestable Tragedie de *Timocrate* par Th. Corneille. Elle eut 80. représentations. Le Public ne se lassoit point d'y courir en foule, & on ne cessoit point de la redemander aux Comédiens. Ces Messieurs s'en ennuyèrent les premiers, & un Acteur s'avança un jour sur le bord du Theatre, & dit aux Spectateurs: *Messieurs, vous ne vous laissez point d'entendre Timocrate; pour nous, nous sommes las de la jouer. Nous courons risque d'oublier nos autres Pièces; trouvez bon que nous ne la représentions plus.*

E 5

* Il est étonnant que notre langue n'ait point feminisé les noms d'Auteur & d'Ecrivain.

plus. Ils avoient raison d'être ennuyez de cette Tragedie, qui est en effet très ennuyeuse. Eh bien! Messieurs les faiseurs de Tragedies, glorifiez-vous désormais des applaudissemens du Parterre & du concours des Spectateurs, comptez les représentations; malgré vos succez flatteurs, vous n'êtes pas plus à couvert de l'oubli & du mépris, que le *Timocrate* de Th. Corneille.

Pour revenir à M. D. L. M., n'est il pas étonnant qu'il se soit livré depuis peu à des sentimens si contraires à ce caractère de modestie, dont il a toujours fait profession? n'est-ce pas en effet par un motif de vanité, qu'il a mis à la tête de sa Tragedie un *Avis* très-inutile, où il dit pour notre instruction, qu'il y avoit une grande amitié entre feu M. le Cardinal Ministre & lui. L'amitié n'est guere qu'entre égaux; M. D. L. M. pouvoit se servir d'un terme plus convenable. Il nous avertit encore au commencement de sa Préface, qu'on a fait à sa Tragedie l'honneur singulier de l'écrire dans les représentations. Mais 1. cet honneur n'est point si singulier; on l'a fait à bien d'autres Pièces, qui se sont trouvées fort mediocres, quand on leur a fait le deshonneur de les imprimer. 2. Quelques-uns de ceux qui avoient la plume à la main dans le Parterre, étoient de ces petits copistes qui gagnent leur vie à ce métier, & d'autres ne le faisoient que pour nuire à l'Auteur, & lui préparer une critique.

M. D. L. M. se sçait si bon gré du succez de sa Tragedie, qu'il se vante des *moyens* même qu'il a pris pour réussir. Il nous promet de nous les reveler un jour; il seroit tenté, dit-il, de le faire maintenant, mais il remet la petite vanité qui l'en presse à une autre fois. La vanité doit en effet être posée, si elle ressemble à la chose. Mais il a bien fait de la remettre, ç'auroit été trop de vanité à la fois. Il nous promet aussi d'exposer ses sentimens particuliers sur la Tragedie dans un discours à part. Je suis persuadé qu'ils seront très-particuliers.

scélérats & qu'ils nous feront revenir de l'estime que nous avons pour les sortes regles d'Aristote & pour Corneille & Racine, qui ont été assez bons que de les suivre.

Enfin M. D. L. M. se croit déjà un autre Virgile. Il tire vanité de la Comedie d'*Agnès de Chaillot*, que ses efforts n'ont pu empêcher d'être représentée, & qui est une Parodie excellente dans le goût du Theatre Italien. Il compare cette jolie Pièce aux plattes bouffonneries de Virgile Travesti, mais pour sa Tragedie d'*Inès*, c'est la belle & sérieuse *Enceide*. On m'a fait, dit-il, le même honneur que Scaron a fait à Virgile. Toujours de l'honneur pour M. D. L. M. mais je vous demande quel honneur Scaron a fait à Virgile par ses burlesques sottises? Je ne le vois pas, si ce n'est, qu'ayant été travesti comme M. D. L. M. c'est un grand honneur pour le Poëte ancien de ressembler en quelque chose au Poëte moderne.

Mais tous ces petits reproches de vanité ne sont rien, je l'avouë, en comparaison de ce qu'on peut trouver à redire aux hauteurs & aux aigreurs que M. D. L. M. vient de faire éclatter. Tout le monde sçait qu'il parut il y a environ quinze jours une petite critique assez succinte d'*Inès de Castro*, mais bien écrite, bien raisonnée & où les talens de M. D. L. M. sont balancez avec beaucoup d'équité. Notre Auteur ne pouvoit pas omettre d'en parler dans sa Préface; mais ne croiez pas qu'il l'ait fait sur le ton de M. Arrouët, lorsqu'il répondit aux critiques de son *Oedipe*. Il paroît, dit M. D. L. M. une critique imprimée, à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la resolution d'en user toujours de même avec des censeurs passionnez & de mauvaise foi. Quand il y auroit même de l'esprit dans leur ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procedz: & en effet pour ramener les hommes à l'amour de la raison & de la vertu, il faudroit mépriser jusqu'aux talens

talens qui osent en violer les regles. Les Censeurs de M. D. L. M. sont donc gens *passionnez & de mauvaise foi.* Effectivement peut-on soutenir, sans blesser sa conscience & sans mentir contre le saint Esprit, que cet Auteur fait mal des vers? c'est alors la passion qui parle. Le critiquer est un *mauvais procédé.* Il a raison; pourquoi troubler un Poète dans sa tranquille passion? pourquoi lui enlever ce qu'il a de plus cher? pourquoi rabaisser un orgueil *poétique* qui fait son bonheur.

L'Abbé de Saint Real, Auteur d'ailleurs très-distingué, a fait un traité de la *Critique*, où il avance qu'il ne faut critiquer que les morts & jamais les vivans. Il est vrai que ce Livre a été sifflé de tout le monde, & en particulier par Messieurs Basnage & Bayle. O que le petit traité de Saint Real doit faire plaisir à M. D. L. M! qu'il lui seroit avantageux que les ridicules maximes de ce Livre fussent suivies! on verroit les *hommes ramenez à l'amour de la raison & de la vertu*, & on mépriseroit les *talens, qui en violent les regles.* Notre Auteur fait sentir que ses censeurs les ont violées; c'est-à-dire en bon François, que ceux qui trouvent Inés de Castro une mauvaise Tragedie, & en particulier l'Auteur de la Critique intitulée, *Sentimens d'un Spectateur François*, sont, selon M. D. L. M. des fourbes, des malhonnêtes gens & des insensez. Fourbes, puisqu'il sont de *mauvaise foi*; malhonnêtes gens & insensez, puisqu'ils violent *les regles de la vertu & de la raison.*

Ces excès d'emportement & d'aigreur font tort à M. D. L. M. mais qu'on ne croie pas que je les lui attribue. Il est à propos qu'on sçache qu'il n'est point du tout capable de s'être porté de lui-même à ces extrémités: il faut rendre justice. Il est sans cesse entouré d'une foule d'adorateurs qui l'enyvrent de leur encens & qui l'étourdissent de leurs éloges hyperboliques. Ils lui font accroire qu'il est le plus grand Poète que nous aions vû. J'ai ouï dire à un bel esprit de la Cour de
M. D.

M. D. L. M. que Virgile & Horace n'avoient pas les premiers élémens de la vraie Poësie, que les Odes de notre Auteur surpassoient infiniment celles des anciens, que ses Fables valaient mieux que les Fables de la Fontaine, & qu'il n'y avoit qu'un petit genie, qui pût lire avec plaisir le *Lutrin* de Despreaux, fort inférieur à la *Pucelle*, & à l'*Iliade* moderne; qu'en un mot M. D. L. M. étoit le seul Poëte qui eût jamais existé. J'avoué que la vapeur d'un encens si grossier est étouffante.

Ce sont ces amis passionnez qui ont persuadé à notre Auteur qu'il étoit tems de lever la tête, & de traiter ses Censeurs de haut en bas. Ce sont eux qui lui ont dicté les sentimens répandus dans la Préface d'*Inés*. Puissent tous les Lecteurs en juger comme moi, & être bien persuadés que M. D. L. M. est dans le fond très-moderne & très-moderé !

Il faut avouer que les hauteurs & les injures sont toujours de foibles apologies. J'ajoute qu'elles sont presque toujours très-condamnables. S'il est permis à un Auteur attaqué de se défendre, ce n'est jamais en accusant ses adversaires d'être *de mauvaise foi & de violer les regles de la vertu & de la raison*. Un moyen si violent ne peut convenir, que lorsqu'il s'agit de justifier sa Religion, ou ses mœurs. Car dans ces matieres l'agresseur est quelquefois peu sincere, & alors on peut lui reprocher avec justice de blesser *la vertu & la raison*. Mais y a-t-il rien de plus innocent que d'attaquer un ouvrage d'esprit ? est-ce un *mauvais procédé* que d'éclairer le Public sur des défauts qu'on croit apercevoir ? souvent on a tort & raison tout ensemble ; & qu'importe après tout d'avoir tort ou raison sur de pareilles choses ? Vous écrivez contre mon ouvrage, & vous soutenez qu'il est rempli de fautes. Si vous raisonnez bien, je vous suis obligé ; vous m'instruisez. Mais si je suis persuadé du contraire, comme il arrive presque

presque toujours, dois-je dire pour cela que vous avez parlé contre votre conscience, que vous ne m'avez censuré, que pour avoir le plaisir cruel de me rabaisser & de me nuire, & que vous avez péché contre la bonne foi & la vertu ? Non : je dois plutôt présumer, que vous avez écrit conformément à votre pensée, que mes écrits vous ont déplu & vous ont paru réellement defectueux, que ce n'est point dans le dessein de m'avilir, que vous avez publié votre critique, mais par un zèle très-loiable, afin de perfectionner le goût du Public, & afin de lui apprendre à discerner l'excellent du médiocre & à être désormais moins prodigue de ses applaudissemens. L'invite le Lecteur à jeter les yeux sur la belle Lettre de M. Arnauld à M. Despreaux, imprimée dans le recueil des ouvrages de ce Poète ; on verra s'il y a du péché à critiquer des écrits.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire sur ce sujet, pour prouver que M. D. L. M. a plus tort qu'un autre de traiter la critique de *mauvais procédé*. Il est certain que cet Auteur ne travaille que pour le plaisir du Public. Lisez la Préface d'Ines, vous verrez qu'il vous entretient du soin qu'il a pris de *plaire*, des moyens qu'il a pris pour *plaire*, de l'envie qu'il a de *plaire*, de la résolution où il est de *s'exposer toujours aux premières repugnances du Public, quand il s'agira de lui procurer de nouveaux plaisirs*. Notre Auteur ne songera désormais qu'à inventer des divertissemens nouveaux ; & quoique la Poésie & sur tout la Poésie Dramatique soit destinée à instruire, il croit qu'elle n'est faite que pour *plaire*, c'est-à-dire, pour amuser les oreilles, à peu près comme la Musique. Or puisque M. D. L. M. dans son système de volupté poétique, croit que la fin principale d'un ouvrage de Poésie est de *procurer du plaisir au Public*, je conclus qu'il doit être charmé de voir les Auteurs écrire avec un peu de malice les uns contre les autres, & qu'il se doit livrer lui-même de bonne grace
aux

aux traits de la critique: car il est sûr que rien ne réjouit davantage que les disputes des Auteurs. L'homme aime naturellement le spectacle des combats; je n'en sçai pas la raison, mais en general cela est vrai; les combats les plus inhumains, tels que ceux des Gladiateurs, ont autrefois fait les brutales délices de la Grèce & de l'Italie. Tout le monde sçait quel est encore aujourd'hui le plus agreable divertissement des Espagnols & des Portugais. Pour nous, nous abhorrons ces plaisirs sanglants, & ce nous seroit un spectacle odieux de voir des hommes s'égorger de sang froid, ou se mesurer avec des Taureaux au peril de leur vie. En récompense nous sommes ravis de voir des gens d'esprit, d'habiles Ecrivains se battre avec feu & avec adresse, se bien attaquer, se bien défendre, manier finement le *sarcasme* & l'ironie (armes dangereuses), se lancer mille traits ingenieux, & s'accabler l'un l'autre de sel attique. Voilà quels sont les combats des Auteurs, qu'on peut bien appeller, la guerre des esprits, mille fois plus agreable & plus digne de notre attention que les guerres barbares des Nations, qui cherchent à se détruire par le fer & par le feu. N'y auroit-il que M. D. L. M. qui fût ennemi de ces combats spirituels, lui qui est tout devoié *aux plaisirs du Public*? Non sans doute, il n'y a que lui seul, qui soit de ce goût. Il hait la critique à l'excès, à peu près comme les Marchands haïssent un trop grand jour, contraire au débit de leurs étoffes.

Il paroît depuis quelques jours de petites Apologies d'*Inés de Castro*. Que le penchant à louer est heureux & aimable! il n'est pas donné à tout le monde de sçavoir se voiler les yeux, pour ne point voir le mal, ou plutôt de sçavoir se représenter les défauts les plus marquez d'un ouvrage, comme des beautez touchantes, & comme des coups de Maître. J'avoué que je
ne

ne porte point la charité jusques-là ; si je louë un écrit, c'est toujours avec sincérité, & comme forcé par l'évidence. Non que je sois néanmoins de ces sinistres interprètes, de ces impitoiables *hypercritiques* qui suivent la maxime detestable des Italiens : *Pensi sempre male, e non t'ingannarai*. J'abhorre ce principe pernicieux, & j'aime encore mieux louer à tort, que de blâmer injustement.

Sans parler des reflexions admirables de notre Mercure, partisan précautionné de la secte timide des Complaisans ou des *Anticritiques* ; on voit depuis peu deux écrits : l'un intitulé, *Reflexions faites par Monsieur, &c.*, & l'autre : *Reponse à Monsieur, &c.* . . . Ce sont des éloges outrez de M. D. L. M. auquel je rends la justice de croire, qu'il n'a point eu la communication de ces Pièces, avant leur publication. Quiqu'il en soit, j'avouë que l'Auteur des *Reflexions*, qui paroît homme d'esprit, a bien raison de défendre ce vers de M. Campistron.

Il est, comme à la vie, un terme à la vertu.

C'est une pensée vraie, exprimée noblement ; ce sont de ces vers sentencieux, qui méritent d'être citez quelquefois. Je ne sçauois comprendre comment un si beau vers a pu être censuré par le *Spéctateur*, ni dans quel sens il a pu appeller son Auteur : *le pauvre Campistron*. L'épithete a fort déplu au Public, justement persuadé, que ce Poëte illustre l'emporte sans contredit sur tous ceux qui cedent le pas à P. Corneille & à Racine. Que de beauté, & quel pathetique naturel dans *Andronic*, dans *Alcibiade*, dans *Tiridase* ! l'Auteur des *Reflexions* m'empêche de rien ajoûter. Mais, en justifiant Campistron, il devoit lui-même mesurer ses termes au sujet de M. Arrouët, qui ne donna jamais dans le *clinquant des expressions*. C'est bien mal caractériser

stérifier le style de cet Auteur , à qui l'on n'a jamais fait un pareil reproche.

L'Auteur des *Reflexions* me permettra de dire , que je ne suis pas de son avis , lorsqu'il nie , qu'un bon Comedien puisse quelquefois faire paroître excellent ce qui dans le fond est mauvais. Je sçai bien que des extravagances sensibles , des inepties palpables, des contradictions manifestes , des recits ennuyeux , des platitudes *maniabiles* (pour me servir de l'expression d'un certain Auteur) ne sçauroient se sauver par la déclamation. Mais nous éprouvons tous les jours aux sermons, aux harangues, & sur tout aux représentations des Tragedies , qu'une pensée fausse nous éblouit , qu'une construction vicieuse nous échappe , qu'un sophisme nous suit , qu'un sentiment beau , mais déplacé , nous fait illusion. Les contradictions dans les choses & dans les mots, les barbarismes, les solécismes même se dérobent à notre attention ; & quand cela est arrivé , l'impression seule a défilé les yeux & a démenti l'orgueilleux jugement de l'oreille : * *superbum aurium judicium*.

J'ai toujours été persuadé , qu'un Poëte qui a le malheur de ne pouvoir se servir de ses yeux , pour voir ses vers sur le papier , étoit plus sujet à s'abuser qu'un autre. Au lieu de lire ses vers de sang froid , il les prononce avec une affection paternelle , il les fait retentir avec complaisance , il leur prête une grâce , une force , une douceur , une harmonie qu'ils n'ont point. Le vers a , pour ainsi dire , des couleurs : il faut des yeux pour les découvrir.

Deux choses sont incontestables ; la première , que la Tragedie d'*Inés* a paru très-belle sur le Theatre ; & la seconde , qu'elle paroît aujourd'hui fort defectueuse sur le papier ; c'est un jugement unanime ; il est donc

F

ma

* *Petronii Satyricon*.

manifeste que l'action d'un grand Comedien est un prestige, un charme, un enchantement, & qu'on se doit fort deffier des suffrages du Parterre. Voiez ce que dit le Pere Malbranche, des effets que produisent les imaginations imperieuses sur les esprits de la plupart des hommes, qu'un grand geste, un air imposant, un ton vehement, un éclat de voix, un oeil pathétique seduisent aisément.

On pourra m'objecter ici, qu'une Tragedie, toujours destinée au Theatre, ne doit être considerée que comme une perspective; que dès-là qu'elle plaît au Spectateur attentif, elle peut se passer de plaire au Lecteur délicat; qu'il y a toujours un vrai mérite à savoir surprendre l'admiration, qu'un spectacle est beau, quand il le paroît. Qu'important alors les reflexions tardives des connoisseurs?

Mais si cela est vrai, quelle fureur de vous prodiguer à l'impression! que ne conservez-vous à l'ombre, la fraîcheur de vos lauriers, sans les exposer à se flétrir aux rayons d'un soleil trop éclatant? jouissez d'une gloire que personne ne vous dispute; suivez la destination naturelle de votre ouvrage, ne vous montrez que de loin, contentez-vous d'éblouir, & ne permettez pas qu'on vous touche, qu'on vous tâte, qu'on vous manie, qu'on vous considere de près & de tous les costez.

J'avouë qu'il y a deux sortes de beautez; l'une qui est extérieure & qui consiste dans la seule apparence. Telle est une étoffe qui brille de loin, & de près est affreusé; tels sont les faux diamans qui reluisent aux flambeaux; tels sont ces châteaux de carton, bâtis de moëlon & de plâtre, qui de loin annoncent la demeure de quelque Prince ou de quelque Fermier general, & qui, lorsque vous approchez, ne vous offrent plus que la maison d'un Bourgeois, ou d'un Gentilhomme.

me. Ces beautez exterieures & purement apparentes n'en méritent point le nom; ce sont des beautez fardées.

La véritable beauté est la beauté intrinsèque & réelle qui est indépendante du point de vuë. Ce tableau, s'il est correct, est toujours beau en lui-même, quoi-qu'il demande d'être placé dans son jour. C'est que le tableau est un composé de couleurs; le jour est en quelque sorte intrinsèque à sa nature. Mais un ouvrage d'esprit n'a point un mérite solide & véritable, s'il ne plaît qu'aux yeux éloignez, s'il ne charme que les oreilles, & s'il a les reflexions des connoisseurs à redouter. Autrement ce seroit reduire l'art d'écrire, & sur tout l'art dramatique, à une pure Charlatanerie.

Pour ce qui est de l'auteur de *la réponse à Monsieur, &c.* il m'a paru se tromper, & n'être pas exact dans quelqu'un de ses raisonnemens. Ce que j'ai établi dans le premier *Paradoxe* est si net & si démonstratif, que je me flatte qu'il changera de sentiment, si cet écrit tombe entre les mains. C'est néanmoins beaucoup présumer d'un homme qui a osé écrire : que *M. D. L. M. ne passera jamais pour avoir une mauvaise diction, que sa prose est élégante, que sa poésie est énergique, noble & aisée, & qu'il n'a point donné d'ouvrage au public, qui ait eu un mauvais succès, qui conclud enfin, que les vers d'Inès ne sont ni durs, ni mal construits, que les expressions n'en sont ni louches, ni vicieuses, & que cette Tragedie doit être regardée comme excellente dans toutes ses parties. Quel triomphe inespéré de convertir un tel homme!*

F. I. N.



APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monsieur le Garde des
Sceaux un manuscrit intitulé, *Paradoxes Litté-
raires au sujet de la Tragedie d'Inès de Castro*, dont
on peut permettre l'impression. A Paris le 3.
Aout 1723.

CHERIER.

68695890







